

Canal PsY

N°100

La psychologie vue par... les sciences humaines



La Psychologie vue par... Adeline Bidon



La psychologie vue par... Nicolas Brachet

Un centième numéro, c'est toujours en soi un événement.

Certes, comme beaucoup de choses qui paraissent importantes et qui, au regard de certaines autres, ne le sont pas vraiment, nous pourrions laisser de côté, sur un coin discret de page, ce nombre qui ne tient finalement son charme qu'à l'antique choix d'une base décimale pour décompter des collections d'objets...

Mais c'est aussi l'occasion de faire une pause et de contempler le chemin parcouru : des arrêtes abruptes des premiers numéros photocopiés en noir et blanc à la douceur pastel des derniers numéros imprimés sur papier mat satiné, en passant par les bimestriels brillants et chamarrés aux variantes automnales, hivernales et ainsi de suite... on peut dire que la revue a pris du volume avec l'âge.

Canal Psy se destinait en premier lieu* à être un **lien** régulier entre tous ceux qui, sous l'invocation de la psychologie sont rattachés à la Communauté Universitaire par une *inscription* (à tous les sens du terme, surtout l'autre...) : de la multitude d'étudiants qui sont engagés dans la vie professionnelle, jusqu'à tous les autres chalands assidus au campus de Bron, étudiants, enseignants chercheurs, professionnels en formation continue...

99 numéros plus tard, je pense que le dessein de notre rédaction est toujours le même : faire en sorte que ce lien parvienne à faire circuler de tous à tous l'information, les questions, les humeurs, la pensée... et rendre accessible les démarches de publier, de transmettre autant que celles (plus universitaires) de s'approprier et d'accueillir de nouvelles connaissances.

Alors bien sûr, le nouveau millénaire a vu émerger l'outil optimal pour favoriser ces échanges d'information et d'impressions à *distance* et à *haut débit*, si bien que Canal Psy a dû progressivement ajuster son contenu et sa rythmicité ; quitter l'épisodique d'une actualité administrative pour favoriser le parcours d'une thématique, à la fois partielle et totale, universitaire et circonstancielle... transdisciplinaire.

Le dossier que nous vous présentons dans ce numéro rend compte de cette diversité de regards que les différentes rédactions de Canal Psy ont toujours souhaité préserver au sein de ses pages. Ainsi, *la psychologie vue par les Sciences Humaines* est une thématique qui est prétexte au jeu, jeu des identifications et des contre-identifications, jeu de rôle et de décentration, jeu de découverte et de stimulation...

Chaque auteur a relevé le défi de ce sujet insolite, sans chercher à vérifier si celui-ci correspondait ou non à ses thématiques de recherche, sans ergoter sur les approximations que l'exercice impliquait nécessairement, chacun s'est finalement risqué à l'expérience et prêté au plaisir d'une pensée à partir de sa pratique, à partir de son système de référence, nous pourrions dire, à partir de sa divergence.

Et c'est bien parce que Canal Psy se propose, dans son modeste format, de rendre compte des idées, des engagements ou encore du domaine de prédilection de chacun — et des échanges riches et déconcertants qui en découlent — que nous renouvelons ici notre invitation à l'écriture, au partage, à l'expression de tout ce qui, étonnements, critiques, suggestions, contributions, pourra alimenter et renouveler le plaisir de nos échanges avec vous.

Frédéric GUINARD

* Voir l'éditorial d'Alain-Noël HENRI du premier numéro de Mars 1993.

édito

sommaire



Frontispice de l'édition de 1755 du *Discours sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les Hommes*, de Jean-Jacques ROUSSEAU

La psychologie vue par... les sciences humaines

- Invitation au voyage par Alain-Noël HENRI p.5
- La psychologie est-elle une science indispensable ? par Patrice SOOM p.8
- La psychologie vue par la **science politique** : entre défiance et emprunts mal assurés. Quelle science politique pour quelle psychologie ? par Jean Louis MARIE p.13
- La **sociologie** à l'épreuve de la clinique. Tribulations d'un chercheur sociologue en milieu psy par Bertrand RAVON p.17
- (Qui) faut-il croire ? Psychologie cognitive et **anthropologie** culturelle au prisme des débats sur la religion par Lionel OBADIA p.20
- Historiens de l'art psycho-tropés : convergences et conflits entre **histoire(s) de l'art** et psychologie(s) par Cyrille BRET p.27

Parenthèses

- Michel CUSIN : Pour l'enseignement d'une éthique du sujet divisé par Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT p.24
- L'éthique en question par Michel CUSIN p.25
- Hommage : Michel CUSIN (1933-2010) par Bruno GELAS p.26

Ouvrage

- La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée* "Presses Universitaires de Lyon" p.7

Instants chapardés

- Touche pas à mes soucis par Françoise GUÉRIN p.11

illustrations

La psychologie vue par...

- Adeline BIDON (methyline.blogspot.fr) Couverture
- Nicolas BRACHET (blog.precipites.net) p. 2
- Solange PELAT (memoire.d.une.vieille.fille.derangee.over-blog.com) p. 12
- Caroline BARTAL (caroline-b-island.blogspot.fr) Dos de couverture

ours

Directeur de la publication : Jean-Luc MAYAUD

Président de l'Université,
Jean-Luc.Mayaud@univ-lyon2.fr

Directeur délégué : Georges GAILLARD

Georges.Gaillard@univ-lyon2.fr

Rédacteur en chef : Frédéric GUINARD

Frederik.Guinard@univ-lyon2.fr

Responsable d'édition et habillage graphique :

Marc-Antoine BURIEZ
Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Canal Psy

Département FSP - Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon 2

5, av. Pierre MENDÈS FRANCE - 69676 Bron Cedex
Tél. 04 78 77 24 76 - <http://psycho.univ-lyon2.fr>

Journal publié par l'Institut de Psychologie,
Département FSP
Imprimé par l'imprimerie Saciprint à Meyzieu
Commission paritaire n° 1112 B 07996
ISSN 1253-9392

abonnement

Je m'abonne pour 6 numéros (1an ½) à Canal Psy et bénéficie de l'offre d'un numéro gratuit.*
Tarifs : normal 24,00 € réduit ** 18,00 €

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal/Ville/Pays _____

Téléphone / e-mail _____

chèque libellé à l'ordre de l'Agent Comptable de l'Université Lumière Lyon 2

* hors numéros épuisés, à consulter sur psycho.univ-lyon2.fr/rubrique-81-Canal-Psy.html

** étudiants, chômeurs, RMI, RSA, minimum vieillesse, ... sur présentation d'un justificatif

Canal Psy - Institut de Psychologie - Université Lumière Lyon 2

5, avenue Pierre MENDÈS FRANCE - 69676 Bron Cedex



Dossier

La psychologie vue par... les sciences humaines

Invitation au voyage

Alain-Noël HENRI

La rédaction de Canal Psy m'a confié la tâche délicate de « mettre en perspective » les textes rassemblés dans ce numéro « 100 » consacré à la psychologie *vue* par les sciences humaines. Bien entendu, dans la place mesurée que commande le format de Canal Psy, personne n'attendait, j'espère, ici, une somme exhaustive sur le sujet. Bien d'autres « sciences humaines » auraient pu être sollicitées (l'histoire, la linguistique, l'économie, le droit, l'analyse littéraire..., pour ne citer que les plus importantes). Et dans celles qui l'ont été, on aurait certainement pu recueillir bien d'autres points de vue, à partir de bien d'autres angles d'approche, comme le souligne d'ailleurs Jean-Louis MARIE dans son introduction. Observons d'ailleurs qu'on les qualifierait plus justement de « sciences sociales » – à l'exception de la philosophie qui n'est ni science humaine, ni science sociale, et dont le statut épistémologique n'est comparable à aucun autre.

Il faut donc prendre ces cinq textes comme une expérience de dépaysement, un peu comme lorsqu'on voyage quelques jours dans un pays qu'on ne connaissait pas : on en revient certes incapable d'en broser un tableau ample et objectif, mais on a enregistré, et en bonne part inconsciemment, assez d'étonnements pour mettre ou remettre en pensée des évidences jusque-là ininterrogées.

Prendre le risque de se confronter à l'image que l'autre nous renvoie de nous-mêmes est toujours une épreuve salutaire, et peut-être plus encore s'agissant de la psychologie : car de s'être historiquement constituée dans une exceptionnelle incertitude identitaire, elle a conservé une fragilité narcissique qui la fait trop souvent se réfugier dans une ignorance apparemment superbe, et en fait frileuse, de tous les autres regards sur son objet. Dans l'ouvrage collectif¹ paru en 2004, à l'initiative de l'équipe du départe-

ment Formation en Situation Professionnelle de l'Institut de Psychologie de Lyon, nous avons eu la même démarche, et du reste la comparaison des deux corpus à une décennie d'intervalle n'est pas dénuée d'intérêt.

Cette expérience de dépaysement n'a rien d'une promenade de santé. Le lecteur, sauf s'il est *a minima* acculturé à chaque discipline évoquée, risque de se sentir quelque peu perdu au milieu de problématiques, de concepts, de vocables même, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, ou dont, au mieux, il ne fait qu'entrevoir dans quel réseau immense d'implications tacites ils prennent sens. En outre, ces témoignages paraîtront, par leur style, leur angle de vue (amples balayages ou focalisation sur des questions particulières), leur socle d'évidences implicites, aussi différents entre eux qu'ils le sont de la psychologie : c'est comme si on enchaînait sans interruption cinq voyages exploratoires express dans cinq civilisations également exotiques...

Mais la première épreuve de la rencontre avec le miroir de l'autre, la première brisure de la quête spéculaire, c'est qu'il ne s'agit justement pas d'un miroir : l'autre organise sa perception de moi dans le référentiel et autour des enjeux qui lui sont propres. Ainsi, ce qui frappe d'entrée à la lecture de ces cinq textes, c'est que les auteurs ont, inévitablement, traité de la psychologie, non en elle-même, ni autour des questions qu'elle se pose sur elle-même, mais en tant qu'elle enrichit, dérange, menace, ou complète l'économie de leur propre discipline (même si c'est, dans le cas de la philosophie, un peu plus à l'arrière-plan). Corrélativement, le lecteur risque de ne pas y reconnaître « sa » psychologie, celle qu'il pratique et dont il est familier. Surtout lorsqu'elle ne se case nulle part dans le dilemme, qui paraît aller de soi pour Jean-Louis MARIE entre les canons usuellement admis par la communauté scientifique contemporaine et la « psychologie ordinaire », celle de monsieur Tout Le Monde.

¹ MERCADER Patricia et HENRI Alain-Noël (dir.), *La Formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée*, Lyon, PUL, 2004, pp.307-348*

D'autant que l'autre fait frappant est que, dans quatre des textes sur cinq, la prégnance croissante de la psychologie dans les disciplines concernées est clairement corrélée avec la vague de fond cognitiviste qui n'a cessé de s'amplifier au cours des trois dernières décennies. Encore convient-il de noter, avec Lionel OBADIA, que ce que charrie cette vague de fond est un ensemble complexe, fait de multiples recherches épistémologiquement plus variées qu'on ne le perçoit en général, si bien que dans ces textes la psychologie cognitive intéresse tantôt en tant que psychologie sociale (Jean-Louis MARIE), tantôt en tant qu'anti-historisme (Cyrille BRET), tantôt en tant que psycho-physiologie (Cyrille BRET encore), tantôt en tant que matérialisme (Patrice SOOM), tantôt en tant qu'anti-culturalisme (Lionel OBADIA). Dans chaque cas, d'ailleurs, quiconque connaît un peu l'histoire de la psychologie retrouve sans peine de vieux débats qui se sont étalés de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres.

Ainsi ces travaux si différents sont liés par et à un positionnement idéologique (si l'on veut bien ne pas entendre ce mot en mauvaise part), fortement marqué par son origine nord-américaine, mais qui n'est pas sans rappeler, en s'appuyant évidemment sur un tout autre corpus de connaissances, ce que fut la vague scientiste à la fin du XIX^{ème} siècle. L'un des ressorts du scientisme étant de constituer en paradigme absolu de scientificité des modèles épistémologiques sécrétés par une discipline, ainsi érigée, à un moment donné de l'histoire, et aussi à un moment donné de son développement, en emblème quasi-religieux. Mais on peut noter que, sur des bases fort différentes, la psychanalyse fut elle aussi – et demeure – une nébuleuse complexe, diverse, charriant des acquis multiples et divers, dans un puissant flot idéologique qui lui est aujourd'hui souvent imputé à charge.

On voit bien d'ailleurs, notamment à travers les articles de Lionel OBADIA et de Cyrille BRET, que, du primat de la référence psychanalytique vers celui de la référence cognitiviste, le glissement traduit une évolution de la société globale imputable à d'autres causes que leur seule pertinence objective : car tout travail scientifique émerge, comme le dit Cyrille BRET, d'un « bricolage conceptuel permanent, conséquence des divers phénomènes d'acculturation scientifique liés à la vie sociale des idées, et se structure au gré des oppositions théoriques et méthodologiques toujours en évolution ». Pour le meilleur comme pour le pire, car de telles transpositions de modèles épistémologiques peuvent se révéler à l'usage très fécondes (c'est apparemment ce qui se passe pour la science politique selon Jean-Louis MARIE), ou apporter au contraire une médiocre plus-value heuristique, voire entraîner dans des impasses, comme le suggère Lionel OBADIA à propos de l'anthropologie religieuse. Mais nos auteurs se retrouvent presque tous à souligner que la fécondité d'un rapprochement résulte toujours d'un travail collectif d'échange et de confrontation sur des objets précis plus que de généralités abstraites.

Dans l'ouvrage précité, j'avais noté² que la psychologie, comme pratique sociale, dans sa version référée à la fascination de la psychanalyse, se positionnait à l'intersection de trois couples antagonistes ; **soma/psyché** ; **scène privée/scène publique** ; **dysfonction/souffrance**. Je n'en ai été que plus intéressé de retrouver, dans les effets de la confrontation à la psychologie cognitive (comme discipline essentiellement académique) avec les autres disciplines académiques ici interrogées, le jeu de ces mêmes antagonismes, ou du moins de deux d'entre eux (sachant que

c'est seulement à l'intérieur du champ de la psychologie que le troisième joue à plein – entre lignée clinique et lignée cognitiviste).

Le premier est sensible dans le texte de Patrice SOOM, qui à vrai dire ne traite pas vraiment du rapport entre philosophie et psychologie, mais cela marque bien qu'on ne saurait traiter la philosophie comme une « science humaine ». Ce qu'il nous propose est une discussion épistémologique qui réactualise les termes du vieux débat qui, à la fin du XIX^{ème} siècle, lorsque la vague scientiste évoquée plus haut, opposait une psychologie appuyée sur une thématisation biologique et une psychologie restée sans toujours le dire héritière de positions spiritualistes – débat qui n'a jamais cessé de travailler à l'arrière-plan, et que la fascination contemporaine envers les neurosciences a remis au premier plan.

Le second antagonisme sous-tend tout l'exposé de Jean-Louis MARIE, le champ du politique au sens restreint du terme étant depuis longtemps le cœur même de la scène publique : car il montre bien que la porosité croissante entre psychologie et science politique s'analyse est en miroir de la porosité croissante entre scène publique et scène privée dans la société contemporaine, au moins occidentale.

Par contraste, la contribution de Bertrand RAVON s'inscrit clairement dans une sociologie en prise avec les pratiques, attachée à en écouter les leçons, mais aussi à les éclairer en même temps qu'à les clarifier. Une sociologie qui se retrouve là sur le même territoire que la psychologie clinique, dans un rapport qu'il serait commode, en empruntant l'expression de Georges GURVITCH, de qualifier de « réciprocité de perspectives », mais dont il montre bien qu'il n'est pas si facile d'en penser les articulations. Inutile de souligner que, dans le biotope du département FSP³, ces considérations résonnent de façon plus familière. Encore mettent-elles en porte-à-faux la mise en scène, elle aussi très idéologique, d'une alternative irréductible entre lectures « psycho » et « socio », comme entre deux grilles d'analyse si inconciliables qu'on pourrait faire l'économie de mettre en travail leurs points d'alliances comme leurs points d'antagonisme. Et c'est une chose dont, depuis la partialité qui est la mienne, je me réjouis toujours.

Alain-Noël HENRI
Normalien, agrégé de philosophie,
psychologue et psychanalyste.

2 *op.cit.*, pp.215-224

3 Département de Formation en Situation Professionnelle - Université Lumière Lyon 2.



La formation en psychologie Filiation bâtarde, transmission troublée

Ouvrage coordonné par Patricia MERCADER et Alain-Noël HENRI

Paru en 2004, le propos de cet ouvrage était de théoriser d'abord en psychologues la formation universitaire en psychologie. Il est écrit par des enseignants qui traitent chacun à sa manière de ce qui, dans notre pratique, a pu faire énigme pour eux.

La première partie du livre examine comment s'est construite la psychologie, sous deux angles complémentaires : une discipline universitaire relativement récente, à la filiation complexe, et un ensemble de pratiques professionnelles qui s'individualise et s'officialise progressivement. Ensuite, sont présentés et discutés certains dispositifs de formation des psychologues à Lyon. Ceci posé, l'accent est porté sur les relations imaginaires entre l'étudiant et l'enseignant et sur la dimension de renoncement ou de crise qu'implique toute acquisition de savoir nouveau (renoncement aux savoirs antérieurs, ou mise en crise de ces savoirs antérieurs), puis sur les relations entre le sujet en formation et la théorie elle-même. Enfin, est proposée une mise en perspective de la psychologie, comme discipline et comme pratique, avec les demandes sociales qui ont présidé à son émergence et à son développement. Et c'est au nom de la différence qu'ont été conviés, pour terminer, des collègues d'ailleurs, autres disciplines, autres systèmes de référence à réfléchir sur cette thématique de la formation.

La thèse essentielle qui traverse l'ouvrage est la suivante : dès lors qu'on admet que la formation en psychologie est un processus de transformation, il devient impossible de s'en tenir à un modèle d'enseignement classique, fondé sur la seule transmission d'un savoir nécessairement idéalisé, mais surtout livresque. D'une façon ou d'une autre, tous les dispositifs de formation à la psychologie doivent prendre en compte le modèle de la recherche, qui s'articule au contraire autour de l'énigme, de l'obstacle, de la perte, c'est-à-dire autour d'un non-savoir primordial (au double sens d'originaire et d'essentiel).

Corrélativement, il doivent aussi s'ancrer sur des pratiques, dont la découverte et/ou l'analyse sont un pivot essentiel et de la formation et de la recherche. En travaillant sur la charnière entre engagement dans une pratique, d'une part, production et appropriation de connaissances, d'autre part, le projet est de faire avancer une « épistémologie de la recherche et de la formation impliquées ».

Collectif éditorial :

Danièle BARIN, Albert CICCONE, Martine DREVON, Georges GAILLARD, Alain-Noël HENRI, Laurence JADOT, Patricia MERCADER.

Auteurs :

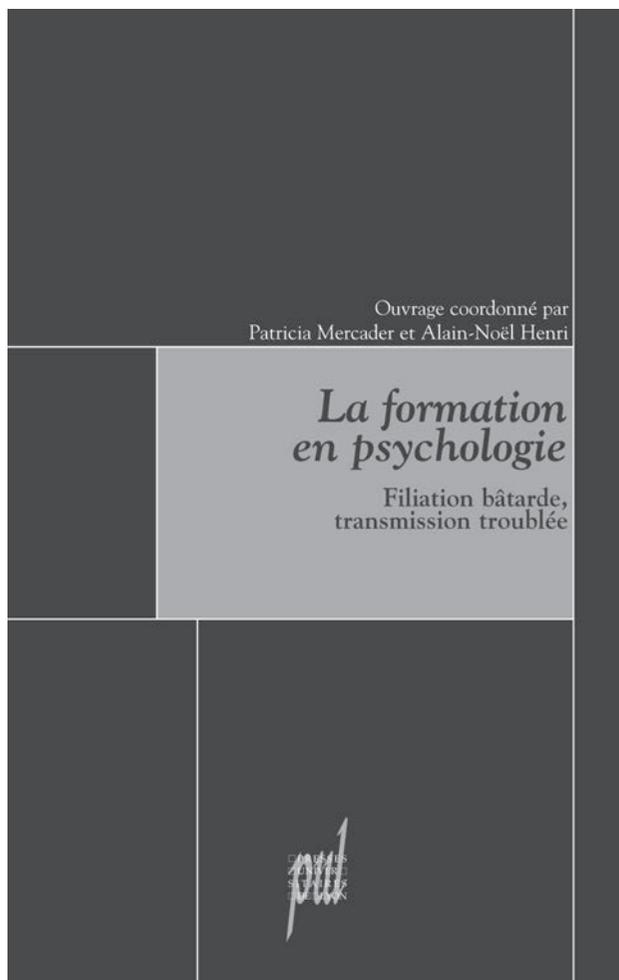
Bernard CHOUVIER, Albert CICCONE, Dominique DESSERTINE, Bernard DUEZ, Paul FUSTIER, Georges GAILLARD, Alain-Noël HENRI, Annick HOUËL, François JOURDAN, Odile JOURNET-DIALLO, René KAËS, Patricia MERCADER, Bertrand RAVON, René ROUSSILLON.

Prix : 22 euros - 370 pages

Offre spéciale : Pour toute commande du livre sur le site des PUL, Canal Psy et les PUL vous offre le n°36 de Canal Psy sur "Se former en psychologie - La Formation à Partir de la Pratique".

Vous pouvez commander ici :

http://presses.univ-lyon2.fr/produit.php?id_produit=9



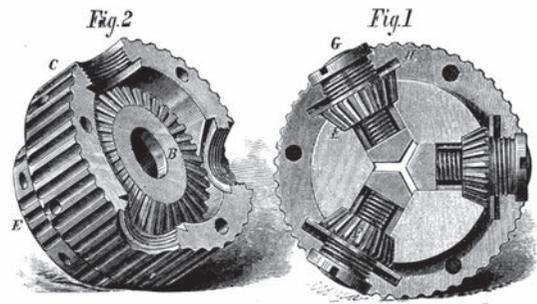
« ni savoir qui s'enseigne, ni savoir-faire qui circule du maître à l'apprenti puis au compagnon, la psychologie nous apparaît plutôt comme une culture ou une langue, transformant définitivement la pensée de celui qui l'intègre. Cette culture se transmet dans une relation comparable à la relation intergénérationnelle. Cette langue ne s'acquiert que très peu suivant les méthodes scolaires (...), mais bien davantage comme la langue maternelle, c'est-à-dire dans un bain de paroles qui prennent sens peu à peu au fil de relations significatives et à mesure que s'étoffent le besoin et le désir de dire et d'entendre, avec d'ailleurs des erreurs nécessaires et fécondes »

Patricia MERCADER

P. 9

La psychologie est-elle une science indispensable ?

Patrice Soom



Introduction

Et si finalement rien dans le monde ne correspondait à ce que nous ne nommons que trop naïvement « esprit » ? Cette contribution vise à porter un regard critique sur une nouvelle source de friction entre philosophie et psychologie, à savoir le *matérialisme éliminativiste* (BICKLE 2003; CHURCHLAND 1981; HOOKER 1981). Cette position proprement philosophique, mais également répandue au sein des neurosciences, considère que l'esprit, tel que le conçoivent le sens commun ou la psychologie scientifique, n'existe, à proprement parler, pas. En conséquence, rien dans le monde ne saurait ni valider ni invalider nos assertions relatives à des croyances, des désirs ou encore des émotions. Ainsi privé de référents, et donc de la possibilité d'être vérifiés ou falsifiés, l'ensemble des discours prétendant se référer à l'esprit, que ceux-ci soient philosophiques ou psychologiques, se verrait alors rangés au placard de nos vieilleries scientifiques les plus célèbres, telles que la théorie aristotélicienne des humeurs ou les traités de *phlogistique*¹. Sans prétendre formuler ici une réfutation, nous nous proposons d'introduire quelques éléments de réflexion critique de manière à mettre en évidence le caractère excessif de la thèse éliminativiste et de montrer comment le débat contemporain portant sur les rapports entre psychologie et neuroscience propose des alternatives nettement plus attractives.

Genèse du matérialisme éliminativiste contemporain

Le matérialisme éliminativiste trouve ses racines conceptuelles dans les suites du débat contemporain relatif à l'insertion causale de l'esprit dans le monde de la nature. Avec les découvertes, au milieu du XX^{ème} siècle, de la structure en double hélice de l'ADN et du mécanisme de transmission du potentiel d'action au niveau neuronal, l'idée que le monde physique soit causalement clos a achevé de s'implanter dans les milieux académiques occidentaux (Papineau 2002: appendix). Il semblait alors que le domaine de l'infiniment petit aurait été à même d'expliquer tout phénomène macroscopique, qu'il s'agisse de la croissance d'une plante ou de la genèse causale du comportement humain.

¹ La phlogistique : Terme d'ancienne chimie. Principe imaginé par BECHER J.J. qui le nomma terre inflammable, adopté par STAHL E.S. qui le nomma phlogistique, pour expliquer la combustion ; dans cette hypothèse, tout corps était considéré comme composé de phlogistique et d'un radical ; la combustion était la sortie du phlogistique ; le corps ne devenait combustible que quand le phlogistique y rentrait ; c'est LAVOISIER A.L. de qui a renversé cette théorie, en démontrant que, dans la combustion, il y avait non dégagement d'un principe, mais combinaison de l'oxygène.

Émergea ainsi le « principe de complétude causale, nomologique et explicative du domaine physique ».

Ce principe pose un problème évident pour notre conception commune de l'esprit, selon laquelle notre comportement est causé par nos croyances, désirs et émotions. Si tout événement physique, par exemple ma main saisissant un stylo, a nécessairement une cause physique, comment est-il possible que l'esprit, par exemple ma volonté d'écrire un mot à l'attention de mon voisin, contribue d'une quelconque manière à ce comportement ? Après tout, s'il y a déjà une explication physique suffisante de ce dernier, le principe d'économie théorique, connu sous le nom de *rasoir d'Ockham*, suggère de simplement abandonner toute référence à l'esprit, car la physique nous fournit ici une explication à partir de principes explicatifs nettement plus généraux, puisque ceux-ci s'appliquent également en dehors du domaine des êtres pensants et qu'ils utilisent des lois dont le pouvoir prédictif est bien établi empiriquement. Or, si l'on renonce pour ces raisons aux explications psychologiques, on renonce également à notre conception anthropologique de nous-mêmes, selon laquelle nous sommes des agents moraux, rationnels, capables d'infléchir le devenir du monde au nom de raisons que nous déclinons dans le langage.

C'est face à cette situation théorique, ainsi que suite à l'échec de la démarche du *behaviourisme logique*, que FEIGL (1958) et SMART (1959) développèrent la première théorie de l'identité psychophysique, qui permet de sauvegarder l'insertion causale de l'esprit dans le monde physique simplement en insérant les propriétés mentales au sein du monde physique. En effet, si ce dont traite la psychologie n'est rien d'autre qu'un ensemble particulier d'objets physiques auquel on se réfère au moyen d'un appareil théorique spécifique, alors le principe de complétude du domaine de la physique ne saurait poser de problèmes. Leur thèse est ainsi qu'à chaque description psychologique correspond une description physique qui lui est co-extensionnelle. L'exemple classique, abandonné depuis lors par la recherche empirique, est celui de la douleur : quiconque instancie la propriété « activation des fibres C » instancie également la propriété « avoir mal » et inversement. L'identité psychophysique est dans ce sens un monisme ontologique strict, selon lequel différentes modalités descriptives se réfèrent aux mêmes entités dans le monde.

Cependant, d'aucuns ont montré avec succès que la thèse avancée par FEIGL et SMART est trop forte, car s'il est plausible que la possession de certaines caractéristiques physiques ou neurologiques peut constituer une condition suffisante pour l'occurrence d'un phénomène mental donné, l'inverse n'est pas vrai. En dépit des différences neurologiques nous distinguant les uns des autres, nous pouvons instancier les

mêmes propriétés psychologiques. Il est même tout à fait concevable que des individus hypothétiques dépourvus de caractéristiques biologiques instancient des propriétés mentales, si bien que l'idée même d'isoler un corrélât physique unique qui serait propre à chaque type de propriété psychologique semble profondément compromise (FODOR 1974; PUTNAM 1967). Cet argument, nommé « argument de la réalisation multiple », conduisit à un abandon rapide de cette première formulation de la thèse de l'identité psychophysique.

C'est sur cette base que se mirent en place en philosophie des sciences deux positions radicalement opposées à l'égard de la psychologie. D'une part, une partie importante de la communauté scientifique interpréta l'argument de la réalisation multiple comme garantissant l'autonomie épistémologique et méthodologique de la psychologie. En effet, s'il est possible de dégager des similarités psychologiques là où les autres sciences ne voient que des différences, alors le domaine d'étude de la psychologie est insaisissable du point de vue de ces secondes. Dès lors, la psychologie et les neurosciences ont des domaines d'études clairement distincts, si bien qu'il n'y a pas lieu de poursuivre le débat sur les relations qu'entretiennent ces disciplines ; la psychologie peut travailler en toute autonomie.

D'autre part, un certain nombre de chercheurs firent le raisonnement suivant. Étant donné l'avancée des sciences, le principe de complétude causale du domaine des états physiques est empiriquement bien établi. Ainsi, tout événement particulier localisé dans l'espace et dans le temps est susceptible de recevoir une explication physique complète et suffisante. Le comportement humain compte parmi de tels événements. La réalisation multiple implique qu'il est au moins possible que certains cas soient expliqués à l'identique par la psychologie alors que les sciences physiques du vivant n'y verront, elles, que des différences. Or, il est possible, dans ce cas, de soutenir qu'il n'y a rien, dans le monde, qui valide, ou invalide, l'utilisation de descriptions psychologiques pour expliquer le comportement. En d'autres termes, ces explications n'ont pas de vérificateurs², si bien qu'elles n'ont aucune légitimité scientifique et doivent être éliminées. C'est ainsi que Paul CHURCHLAND, fer de lance du matérialisme éliminativiste, écrit déjà en 1981 que « *la psychologie ordinaire est une conception radicalement éconduite des causes du comportement humain et de la nature de l'activité cognitive. Selon notre point de vue, la psychologie n'est pas seulement une représentation incomplète de notre nature intérieure ; c'est une représentation erronée au possible de nos états et activités intérieurs. En conséquence, [...] cet ancien cadre conceptuel sera simplement éliminé et [remplacé] par les neurosciences arrivées à maturation* » (CHURCHLAND 1981).

Aussi pessimiste qu'il soit à l'égard de la légitimité scientifique de la psychologie, cet extrait saisit extraordinairement bien la leçon qu'il est possible de tirer de l'application à l'esprit de l'intuition selon laquelle le monde macroscopique que nous connaissons est déterminé par ce qu'il s'y passe au niveau microscopique, lequel est inévitablement dépourvu de toutes caractéristiques psychologiques. Selon les défenseurs du *matérialisme éliminativiste*, c'est seulement dans l'observation des composants physiques du système nerveux qu'il sera possible de construire une

théorie rendant compte de manière appropriée des phénomènes donnant lieu à des comportements aussi riches que ceux que nous exhibons quotidiennement. C'est parce que ce sont ces composants-là qui, du fait de la complétude du domaine de la physique, causent le comportement, que ce dernier ne sera expliqué de manière satisfaisante qu'en leur faisant référence. Il ne resterait donc ainsi de ce point de vue qu'à ouvrir la « boîte noire », à en étudier individuellement les composants et à en reconstruire l'organisation pour obtenir une parfaite théorie de l'esprit.

Force est de constater que le développement contemporain des sciences cognitives a confirmé le rôle crucial joué par cette intuition lorsqu'il s'agit d'affermir notre compréhension de l'esprit humain et de son fonctionnement. En témoigne la multiplication au cours des vingt dernières années des études visant des questions traditionnellement propre à la psychologie, mais dont le cœur expérimental vise la manipulation et l'observation directe de l'activité des composants du système nerveux central. Le recours croissant aux techniques d'imagerie cérébrale constitue certainement la marque la plus aboutie de ce mouvement, bien que d'autres types de protocoles expérimentaux, basés par exemple sur la stimulation transcraniale ou les techniques génétiques d'altération du fonctionnement du système nerveux, en témoignent également largement.

Quelques éléments critiques

La question qui se pose ici est évidemment d'évaluer la thèse du matérialisme éliminativiste. Deux types de considérations dominent ici. Premièrement, la complexité du système nerveux central est effrayante. Un cerveau moyen pèse 1380g, compte environ 85 milliards de neurones et environ dix mille fois plus de synapses. Il est dans ce contexte plus qu'improbable que nous soyons à même d'observer directement l'entier de l'activité cérébrale pour en construire un modèle qui puisse servir de base explicative pour notre compréhension de la production du comportement. La démarche abstraite de la psychologie est en réalité une pièce indispensable à la mise en œuvre du programme de recherche que constituent les neurosciences, lorsqu'il s'agit de décrire les mécanismes microbiologiques par lesquels les fonctions cognitives de l'esprit humain sont mises en œuvre. S'il n'est pas possible d'observer et d'analyser dans son entier l'activité cérébrale, il est nécessaire de développer des stratégies de recherches alternatives permettant de donner sens à la complexité observée au niveau neuronal en hiérarchisant les informations à notre disposition. Comme Carl CRAVER (2007) l'a montré en détail, une partie importante du travail des neuroscientifiques consiste à formuler des hypothèses concernant les fonctions cognitives nécessaires à la production du comportement humain, pour constituer un modèle de l'organisation de l'activité cognitive. C'est seulement dans un second temps que des protocoles expérimentaux sont conçus afin de rechercher les mécanismes implémentant ces fonctions. Cette démarche en deux temps peut ensuite être itérée à l'égard du fonctionnement interne des composants des mécanismes en question de manière à donner lieu à une analyse fonctionnelle de l'organisation hiérarchique de notre système nerveux permettant, sans avoir à en construire un modèle à l'échelle 1:1, d'en comprendre le fonctionnement. Ainsi, le niveau d'analyse auquel s'attache la psychologie est totalement indispensable à l'entreprise réductrice neuroscientifique.

Deuxièmement, il faut ici mesurer ce que représente la possibilité de la réalisation multiple pour l'entreprise neuro-

2 Vérificateur : Jeffrey BROWER, grâce à la théorie des vérificateurs propose de ne pas abandonner la simplicité au profit du réalisme. L'article vise à montrer que la théorie des vérificateurs est incompatible avec une simplicité absolue et que seul le recours à la notion scotiste de différence formelle permet de penser le réalisme et la simplicité divine de manière cohérente.

cientifique. Comme certains auteurs l'ont suggéré (HORGAN 1993), il est fort possible que les propriétés mentales soient réalisées par des structures neurologiques différentes d'un individu à l'autre, voire même au sein d'un même individu à différentes époques de sa vie. Ceci signifie qu'il est possible que les neurosciences puissent être amenées à modéliser des mécanismes *différents* implémentant une *même* fonction mentale ou cognitive. Or, si, comme le soutient le matérialisme éliminativiste, c'est au niveau micro-biologique que se situe la seule théorie légitime décrivant la genèse du comportement humain, il est alors nécessaire de développer une théorie propre à chaque type de structures sous-tendant la mise en œuvre de fonctions cognitives : non seulement chacune de ces théories serait d'une complexité effarante, mais, de surcroît, l'opération serait à répéter pour chaque individu, voire même plusieurs fois par individu. Ceci permet de mieux saisir le caractère éliminativiste de ce matérialisme nouveau. D'une part, le fait que les structures sous-tendant nos activités mentales puissent varier d'un individu à l'autre conduit le matérialisme à perdre de vue l'objectif même de la psychologie, à savoir la mise sur pied d'une théorie générale visant à décrire et à expliquer ce que les individus dotés de propriétés mentales ont en commun. D'autre part, l'élimination des propriétés psychologiques et fonctions cognitives communes à des individus possiblement différents du point de vue physique vide l'entreprise neuropsychologique de son sens, puisque celle-ci vise précisément à expliquer les corrélations que nous observons entre processus mentaux et activité neurale. Il apparaît ainsi que le matérialisme éliminativiste, plutôt que de fournir des réponses relatives aux rapports entre psychologie et neuroscience, supprime les questions cruciales qui sont à la base à la fois des investigations de la psychologie, de la neuropsychologie, et de la philosophie lorsque celle-ci traite du problème corps-esprit.

Quel statut pour la psychologie au sein de nos sciences contemporaines ?

Les difficultés auxquelles se heurte le matérialisme éliminativiste nous ramènent au problème de la relation qu'entretiennent la psychologie et son objet, l'esprit, avec le reste des disciplines scientifiques, puisque cette position a été développée dans le but de répondre, certes de manière radicale, à la question du rapport entre l'esprit et le monde de la nature. Si l'élimination radicale du problème corps-esprit via l'élimination pure et simple de la psychologie et de son ontologie n'est pas une option, considérer, comme mentionné plus haut, que la psychologie a un domaine complètement distinct de celui de la neurobiologie pose

d'autres problèmes. Premièrement, on perdrait complètement de vue que l'objectif même du projet neuroscientifique est d'expliquer comment le fonctionnement de notre système nerveux sous-tend celui de l'esprit. Si mon esprit n'entretient aucune relation avec mon corps, alors un programme de recherche tel que celui de la neuropsychologie est sans objet.

Deuxièmement, à trop isoler l'esprit du corps, on en perdrait l'idée, centrale pour notre culture, que notre esprit participe des causes de notre comportement. C'est parce que j'ai l'intention de publier un article que mes mains s'activent actuellement sur mon clavier. Si, pour quelque raison théorique que ce soit, on abandonne l'idée qu'esprit et corps interagissent causalement, alors on renonce implicitement à nos explications psychologiques ordinaires, qui visent le plus souvent à expliquer le comportement des individus sur la base de leurs propriétés mentales. Or, il est très difficile d'imaginer une société dans laquelle les êtres humains se dispenseraient d'utiliser des énoncés tels « Jean a décidé de faire x car il désire que r ».

Tenir compte de l'interaction causale contraint fortement le champ des positions possibles en philosophie de l'esprit. Comme évoqué précédemment, le principe de complétude causale du domaine de la physique est bien établi empiriquement. Pour tout événement physique, il y a une cause physique suffisante expliquant l'occurrence de cet événement. Il semble que la seule issue théorique qui puisse rendre compte de l'efficacité causale de nos propriétés mentales sans enfreindre le principe de complétude de la physique consiste à considérer que les propriétés mentales *sont* des propriétés physiques, ce qui nous ramène à la thèse de l'identité psychophysique telle que SMART et FEIGL l'ont formulée ; laquelle se heurte, comme déjà expliqué, à l'argument de la réalisation multiple.

Il est toutefois possible d'affaiblir cette thèse pour en obtenir une version qui ne rencontre pas ce problème. FEIGL et SMART avaient importé en philosophie de l'esprit le modèle théorique sur lequel se basent les identifications scientifiques. Pour prendre un exemple simple, on peut dire que l'eau est essentiellement composée de H₂O si, et seulement si, toute entité tombant sous la description « eau » tombe également sous la description « H₂O » et *vice-versa*. L'idée centrale de ce modèle est que si deux descriptions sont parfaitement corrélées, alors il n'y a pas lieu de penser qu'elles désignent des entités différentes dans le monde. Toutefois, ce sont là des conditions très fortes qui, en plus de se heurter à l'argument de la réalisation multiple, excèdent largement les *desiderata* du problème qui nous occupe. En effet, il n'est ici pas nécessaire que tous les individus instanciant une propriété psychologique donnée partagent invariablement une caractéristique physique

Références

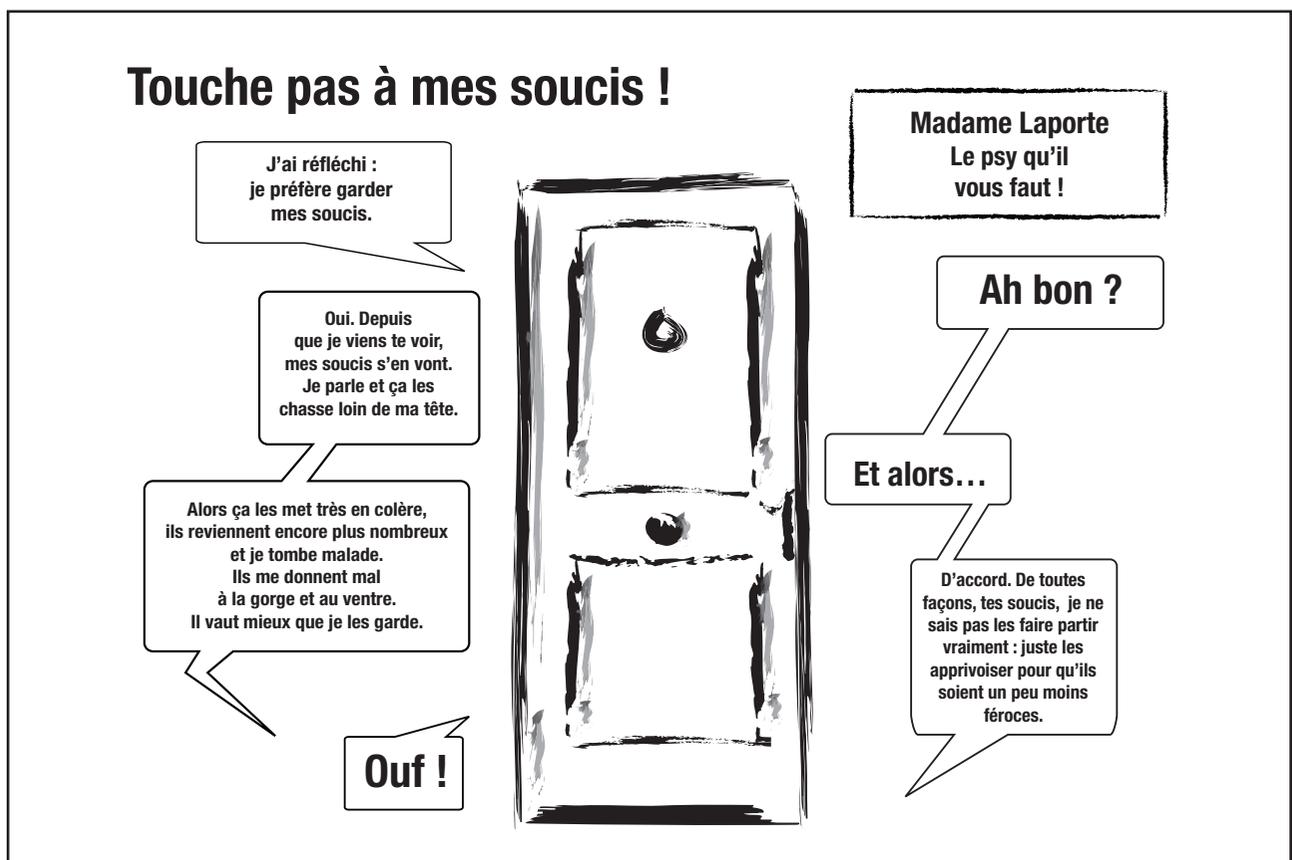
- BICKLE, John (2003): *Philosophy and neuroscience. A ruthlessly reductive account.* Dordrecht: Kluwer.
- CHURCHLAND, Paul (1981): 'Eliminative Materialism and the Propositional Attitudes'. *Journal of Philosophy*, 78, pp. 67-90.
- CRAVER, Carl (2007): *Explaining the Brain. Mechanisms and the Mosaic Unity of Neuroscience.* Oxford: Clarendon Press.
- FEIGL, Herbert (1958): 'The 'Mental' and the 'Physical''. *Minnesota studies in the Philosophy of Sciences*, 2.
- FODOR, Jerry (1974): 'Special sciences'. *Synthese*, 28, pp. 97-115.
- HOOVER, Clifford A. (1981): 'Towards a general theory of reduction. Part I: Historical and scientific setting. Part II: Identity in reduction. Part III: Cross-categorical reduction'. *Dialogue*, 20, pp. 38-60; 201-236; 496-529.
- HORGAN, Terence (1993): 'Nonreductive Materialism and the Explanatory Autonomy of Psychology'. In *Naturalism: A Critical Appraisal* WAGNER, S. and Warner, R. (eds) Notre Dame, IN: University of Notre Dame Press.
- PAPINEAU, David (2002): *Thinking about consciousness.* Oxford: Oxford University Press.
- PUTNAM, Hilary (1967): 'Psychological predicates'. In *Art, Mind, and Religion.* Capitan, W. H. and Merrill, D. D. (eds) Pittsburgh: University of Pittsburgh Press.
- SMART, John C. (1959): 'Sensations and brain processes'. *Philosophical review*, 68, pp. 141-56.

donnée. Il est suffisant d'admettre que toute occurrence de propriété psychologique est identique à une occurrence de propriétés physiques d'un type approprié, lequel peut cependant varier d'un individu à l'autre. En d'autres termes, psychologie et neurosciences décrivent les mêmes entités, mais les classifient potentiellement de manière différente. Si cette position, connue sous le nom d'identité des occurrences, permet de s'assurer que les propriétés décrites par la psychologie soient bien insérées causalement dans le monde physique, l'agenda de la philosophie de l'esprit reste cependant chargé. L'identité des occurrences règle le problème de la causalité mentale en évitant les difficultés rencontrées tant par les positions dualistes que par le matérialisme éliminativiste. En revanche, elle n'explique elle-même pas comment certaines configurations complexes de propriétés physiques peuvent être des occurrences

de propriétés mentales, qui sont parfois conscientes, porteuses de contenu conceptuel et qui représentent le monde qui nous entoure. Il est clair qu'un tel programme de recherche accordera un rôle important aux neurosciences cognitives, mais également qu'il ne saura se passer ni de la psychologie ni d'un examen conceptuel rigoureux des problèmes purement philosophiques qu'il soulève. A ce titre, la thèse de l'identité des occurrences constitue un point de départ qui, au contraire du matérialisme éliminativiste, permet d'éclairer l'entreprise générale des neurosciences et son rapport à la psychologie du point de vue de la philosophie des sciences.

Patrice SOOM,
Philosophe, Université de Lausanne

Instants chapardés



Zoé a bien des soucis. Avec ses copines, ses frères et sœurs, la maîtresse ou encore ses parents. Des soucis avec l'autre, qui l'envahit ou la rejette. Ce qui l'amène à occuper, perpétuellement, la place de l'exclue et à s'en plaindre.

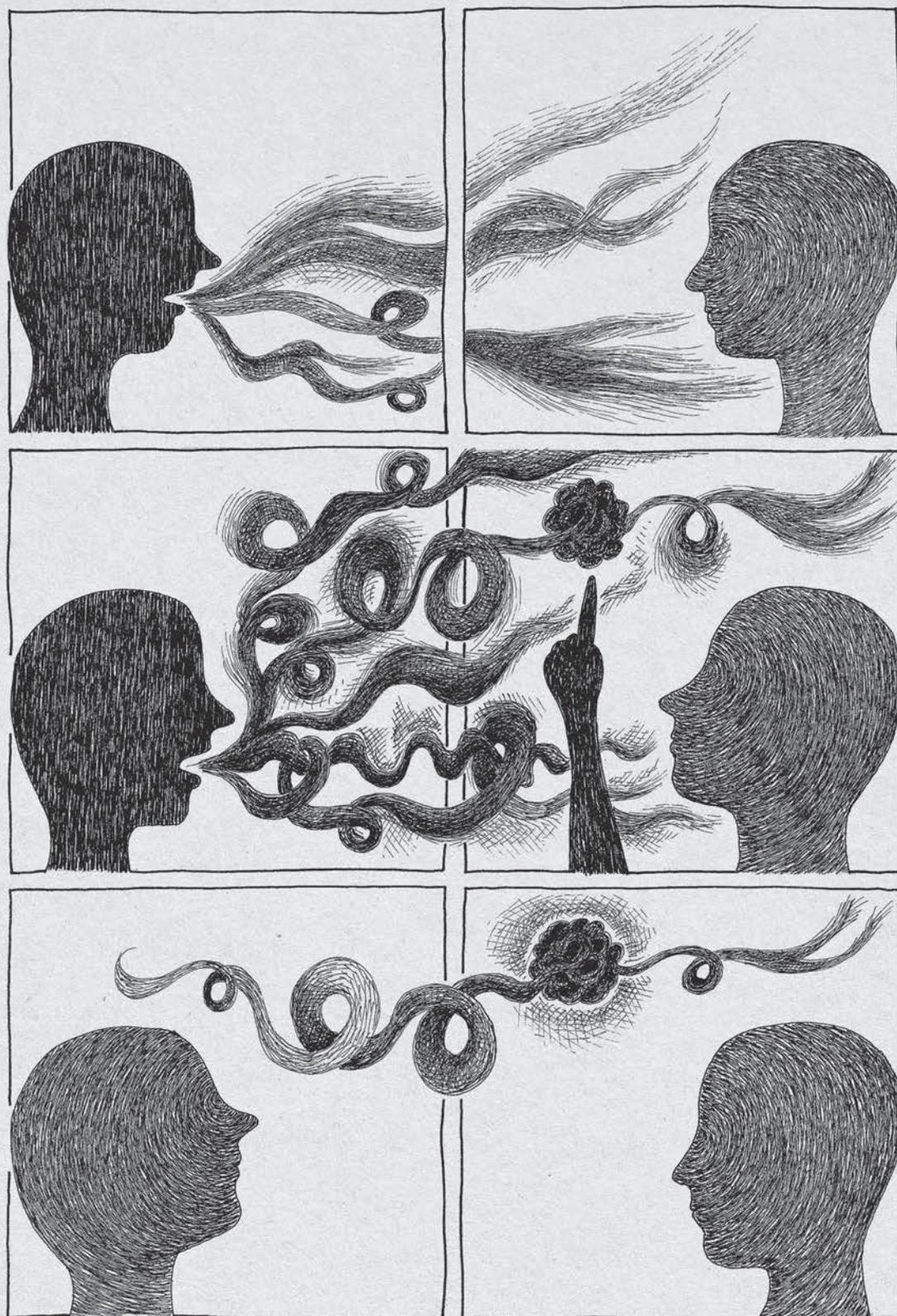
Séance après séance, Zoé me dresse la liste exhaustive de ce qui l'embête, dans sa vie.

Et, fatalement, son fardeau s'allège d'être partagé avec un autre. S'allège un peu. Un peu trop. La douleur psychique éconduite fait retour dans le somatique, c'est du moins ce qu'elle comprend des événements de corps qui l'assaillent soudain... et la ramènent à l'écart de l'autre.

« Ne partez pas, mes soucis ! » écrit-elle sur son dessin du jour. Et de s'inquiéter de ce que je continuerai bien à la recevoir, même si elle choisit de cheminer avec son symptôme plutôt que d'en tenter une réduction précipitée.

Étonnante Zoé qui, du haut de ses neuf ans, commence à cerner, non sans finesse, les fonctions du symptôme et des manières de s'en faire partenaire.

Françoise GUÉRIN



La psychologie vue par... Solange Pelat

La psychologie vue par la science politique : entre défiance et emprunts mal assurés Quelle science politique pour quelle psychologie ?

Jean Louis MARIE



Le frontispice du « *Leviathan* »,
œuvre écrite par Thomas HOBBS.

Le frontispice est l'œuvre
du graveur Abraham BOSSE.

En science politique et en psychologie, comme dans toute autre discipline, il existe de multiples styles d'enquête, le plus souvent en compétition. Il est donc tout simplement impossible de prétendre décrire globalement et exhaustivement les relations entre ces deux univers hétérogènes, d'autant qu'ils évoluent en permanence. Notre propos s'appuiera ainsi nécessairement sur des éclairages partiels renvoyant à telle ou telle spécialité ou domaine de recherche. Précisons lesquels.

La science politique en France vient principalement de la philosophie politique, du droit public, de l'histoire et de la sociologie. Les psychologies et l'économie eurent sur elle une influence plus sectorielle. De ces origines découlent aujourd'hui cinq grands domaines d'enseignement et de recherche : Histoire des idées et de la pensée politique, Institutions et relations internationales, Méthodes des sciences sociales, Sociologie politique, Administration, gestion et politiques publiques. La très grande majorité des politologues relève des deux derniers domaines. Pour cette raison, lorsqu'ici nous parlons du « regard de la science politique », nous parlons en fait, essentiellement, des relations qu'entretiennent avec la psychologie ceux qui se consacrent à l'époque contemporaine à la sociologie politique et à l'étude des politiques publiques.

Mais qu'entendons-nous, en tant que politologues, par « relations avec la psychologie » ? Notre position, professionnellement extérieure au champ de la psychologie, est très partiellement informée et probablement naïve. Elle nous amène à reprendre à notre compte une distinction apparemment classique et toujours reprise ici ou là, entre psychologie scientifique et psychologie ordinaire. La première, en tant que science des faits psychiques et de leurs lois, repose sur deux principes fondamentaux étroitement liés. Le premier est l'expérimentation et l'observation, fondé sur l'usage des tests et la reproductibilité des résultats. Le second est la mesure dont l'usage des statistiques est l'outil essentiel (ENGEL 1996, p. 149). La psychologie scientifique renvoie concrètement à des disciplines ou spécialités académiques.

La psychologie ordinaire, elle, sera entendue ici comme cette aptitude universelle, pratique, à intégrer spontanément dans nos descriptions et explications des comportements d'autrui ce qui touche à son expérience vécue, ses motifs, ses émotions, ses désirs, ses croyances, ses calculs, globalement sa perception et sa définition subjective de la réalité. (MOSCOVICI 1988, ENGEL 1996). Nous constituons cette vie intérieure en un réseau de relations significatives et le saisissons au niveau individuel ou collectif. Il s'agit d'une conception commune que nous avons du mental, indispensable pour que nous puissions vivre en

société, sans référence à une spécialité universitaire particulière. (FISSETTE et POIRIER 2000)

Sur la question de la relation aux psychologies, d'un point de vue historique, il conviendrait de distinguer la situation de la science politique aux États-Unis et en France. Outre-Atlantique le recours des politologues aux ressources des psychologies est beaucoup plus ancien et approfondi (GRAWITZ 1985, KUKLINSKI 2001). Cet écart se réduit sensiblement aujourd'hui parce que la science politique française, qu'il s'agisse de ses objets, de ses cadres de référence théorique, de ses méthodologies ou de son organisation comme milieu professionnel, s'est alignée pour l'essentiel sur les standards nord-américains. Il s'en suit donc que les relations entre science politique et psychologies sont devenues comparables des deux côtés de l'Atlantique, avec une nuance : la place plus importante et plus autonome occupée là bas par une psychologie politique renouvelée par les approches cognitives (MARIE et SCHEMEIL 2008).

Notre propos s'organisera en trois temps. 1) À ses commencements, en tant que discipline autonome dans les années soixante-dix, la science politique oscillait vis-à-vis de la psychologie scientifique entre indifférence et hostilité explicite. Elle développait volontiers parallèlement une forme ou une autre de psychologie ordinaire. 2) Puis les objets, les cadres de référence et l'organisation de la science politique se sont transformés selon des logiques homologues à celles que l'on observe dans l'ensemble des sciences sociales. 3) Aujourd'hui, la défiance explicite de la science politique à l'égard de la psychologie scientifique est résiduelle. Les travaux des politologues s'ouvrent même clairement à plusieurs spécialités psychologiques. Parallèlement à ces dynamiques claires, la psychologie ordinaire continue à sous-tendre nombre de recherches en science politique.

Indifférence et hostilité initiales

La science politique fut d'abord la science de la guerre, ou celle de l'État ou celle du pouvoir (SCHEMEIL 2010). Jusqu'aux années 80, ses travaux se concentrent principalement sur des objets de grande dimension : la vie politique, les régimes politiques, les relations internationales, par exemple, ou relativement abstraits, comme les idées ou les idéologies. Les entités agissantes mises en œuvre par les politologues dans leurs descriptions et explications sont le plus souvent collectives ou agrégées : des groupes, des classes, des organisations, des institutions (MARIE 2002). En tout état de cause les questions étudiées sont difficilement décomposables en processus psychiques distincts, objectivables, susceptibles de donner lieu à des

expérimentations et des mesures. L'indifférence à l'égard des psychologies scientifiques tient donc d'abord à des problèmes d'inapplicabilité de leurs méthodes aux objets de la science politique tels qu'ils sont définis le plus fréquemment. Mais pas seulement.

Ce sont également les principes d'explication qui diffèrent. Une grande part des recherches adoptent une perspective institutionnaliste (dans laquelle on explique le politique par le politique) et fonctionnaliste. Le régime politique, le système des partis, l'opinion et ses modes d'expression sont les grandes variables tenues pour déterminantes dans leurs interrelations (FAVRE 1985). On peut dire qu'à cette période si la majorité des politologues est indifférente aux psychologies scientifiques c'est parce qu'elle les ignore, purement et simplement, ou parce qu'elle ne voit pas ce qu'elles pourraient lui apporter pour ses questions macro, éminemment politiques.

Les faits sociaux, et donc politiques, sont irréductibles à des données de la conscience. Il y a des données immédiates de la société que l'on ne peut ramener aux représentations conscientes ou aux comportements individuels.

À ces raisons s'ajoutent des objections d'ordre épistémologique qui, elles, alimentent une hostilité explicite à l'égard de la psychologie. Cette hostilité est portée, sans surprise, par un courant d'inspiration durkheimienne qui acquiert un poids déterminant en sociologie politique dans les années 80-90 et confère au politique un statut social. La relecture de DURKHEIM et BACHELARD par BOURDIEU, CHAMBOREDON et PASSERON (1968, 1980) va servir de manifeste épistémologique à cette nouvelle génération de politologues regroupés de façon très cohérente autour d'une revue nouvelle *Politix*. BOURDIEU, principalement, mais aussi FOUCAULT, WEBER, ELIAS et l'École des Annales seront les grandes références emblématiques de ces chercheurs souvent venus du marxisme. Cette génération, formée intellectuellement à la fin des années 60, s'inscrit pleinement dans ce que RICOEUR appelait le soupçon : « le philosophe contemporain rencontre FREUD dans les mêmes parages que NIETZSCHE et que MARX ; tous trois se dressent devant lui comme les protagonistes du soupçon, les perceurs de masques. Un problème nouveau est né : celui du mensonge de la conscience, de la conscience comme mensonge » (RICOEUR 1969, p. 101). Ces sociologues du politique attachés à construire une science politique selon eux plus rigoureuse, vont reprendre à leur compte dans les années 80 les arguments que DURKHEIM et MAUSS déployèrent lorsqu'ils édifièrent la sociologie face à ses concurrentes : la philosophie, la psychologie et la biologie. Les faits sociaux, et donc politiques, sont irréductibles à des données de la conscience. Il y a des données immédiates de la société que l'on ne peut ramener aux représentations conscientes ou aux comportements individuels. Ils en tireront les mêmes conséquences méthodologiques hostiles à la psychologie. Le chercheur doit prendre ses distances par rapport aux explications données par ceux qu'il étudie. Qu'ils considèrent ces explications comme de simples gloses, des prénotions, des rationalisations illusives ou l'expression d'une aliénation source de fausse conscience, tous ces politologues estiment que les acteurs ne peuvent avoir une conscience claire de ce qui les fait réellement agir comme ils agissent. La science politique, si elle veut être moins naïve épistémologiquement, ou moins

complice de l'ordre politico symbolique dominant, doit donc partir d'éléments plus tangibles. Ce peut être l'analyse de la configuration d'interdépendances sociales, de rapports de classe incorporés, ou d'un système symbolique agissant comme un code culturel inconscient (MARIE 2011).

D'aucuns ont déjà fait remarquer combien cet antipsychologisme reposait souvent sur une lecture superficielle et de seconde main de DURKHEIM pour lequel, en réalité, une sociologie bien comprise « n'est pas étrangère à la psychologie, mais aboutit elle-même à une psychologie, mais beaucoup plus concrète et plus complète que celle que font les psychologues » (DURKHEIM 1975, MOSCOVICI 1988, LAHIRE 2005). On pourrait noter également combien ce fond de critiques émanant de chercheurs « durkheimobourdieusiens » et que l'on peut subsumer sous le terme de « primat des relations objectives et de la non-conscience », ne pouvait guère viser des psychologies scientifiques par ailleurs largement méconnues d'eux. Leur cible réelle était bien davantage une psychologie « ordinaire », de fait souvent déployée dans les travaux de science politique. L'analyse des comportements électoraux a reposé longtemps sur une telle psychologie. Deux modèles issus de travaux anglo-saxons de référence y étaient dominants. Le premier, dit « sociologique » ou « déterministe », a été élaboré dans les années soixante. Il souligne la dimension affective de la relation entre l'électeur et ses groupes de référence. Cette affectivité génère une identification partisane qui est façonnée par le milieu socioculturel. À partir des années soixante-dix, un second modèle, rationaliste utilitariste, a pris une importance croissante. Les électeurs, plus autonomes par rapport à leurs groupes d'appartenance, sont dégagés des liens partisans et déploient un calcul utilitariste et opportuniste en termes de coûts/bénéfices.

Si nous parlons de psychologie ordinaire, c'est pour désigner le recours fréquent dans ces travaux à des notions telles que la « satisfaction, la frustration, le sentiment d'impuissance, l'attachement à un homme ou un parti, le conformisme », etc. Les modes de raisonnement, les traitements de l'information mis en œuvre, les modalités de calcul, les différentes mémoires sous-jacentes à ces sentiments et affects tenus pour explicatifs, sont largement négligés. Ces mécanismes cognitifs ne font pas l'objet d'une réelle analyse. De l'extérieur, les chercheurs fournissent des interprétations de sens commun sensées éclairer les corrélations statistiquement significatives relevées entre des attributs objectifs, démographiques, culturels, socioéconomiques et des orientations électorales.

Mutations de la science politique

Au tournant des années 80, la science politique va illustrer localement un mouvement d'ensemble de transformation des sciences sociales. Avec ANDLER, on veut parler de l'effondrement, « moins sous l'effet de réfutations frontales, que par effritement et désintérêt », des grands paradigmes : marxisme, structuralisme, psychanalyse, behaviorisme, culturalisme, structuro-fonctionnalisme. À leur place, ici comme ailleurs, se développent des « programmes de recherche apparemment plus modestes, sans doute plus solides, mais surtout plus perméables aux contributions d'autres disciplines et aux critiques de courants rivaux » (ANDLER, FAGOT-LARGEAULT, SAINT-SERNIN, 2002, p.12). Depuis la sortie du structuro-fonctionnalisme, une double révolution a ainsi affecté les sciences sociales : la déconstruction des unités d'analyse collectives et la réintroduction de la subjectivité avec l'affirmation de son statut explicatif.

À ces mutations théoriques et épistémologiques répond un éclatement des objets. D'aucuns parlent de « balkanisation, de fragmentation infinie » (MARIE 2005, FAVRE 2010). Un congrès annuel de l'association professionnelle des politologues compte à présent une cinquantaine d'ateliers thématiques, ce qui signe l'incapacité de la discipline à se structurer autour de paradigmes et d'axes de recherche forts. Comme toutes les sciences, la science politique procède à des découpages de plus en plus fins de la réalité étudiée. Les chercheurs sont de plus en plus étroitement et précocement spécialisés. Ils sont également de plus en plus ouverts à la recherche internationale. Il s'en suit logiquement une diversification des cadres de référence théorique et du spectre des questions posées. « Les interrogations théoriques en science politique ne peuvent donc plus être limitées à celles issues de la sociologie générale » (FAVRE 2010). Ce buissonnement a été favorable à une ouverture plus grande aux psychologies.

Hostilité marginale et psychologisation croissante

Les objections formulées aujourd'hui par les politologues à l'encontre des psychologies scientifiques constituent un ensemble composite venu de différents horizons théoriques. Nous distinguerons trois types principaux de critiques.

Le premier type relève de la tradition sociologique « durkheim-bourdieusienne » déjà présentée. Les conceptions épistémologiques sous-jacentes sont inchangées : « les hommes engagés dans l'action sont les moins bien placés pour apercevoir les causes qui les font agir... il n'y a pas de transparence de l'individu à soi-même... les discours des acteurs sur leurs propres actions résument rarement et expliquent encore moins leurs activités » (cité par Favre 2010). Cette position conduit bien sûr à un rejet de toute psychologie ordinaire, ou de toute approche supposée relevée de ce sens commun. Plus largement, elle mène à la condamnation des sociologies pragmatiques, compréhensives, interactionnistes et de toutes celles qui relèvent de l'individualisme méthodologique et du choix rationnel.

Les psychologies scientifiques soit tombent directement sous le couperet de la critique, soit sont purement et simplement hors champ. La psychologie sociale, avec ses techniques classiques et son épistémologie implicite enfreint une règle qui demeure inviolable : ne pas recourir à un principe d'explication emprunté à une autre science, qu'il s'agisse de la biologie ou de la psychologie, tant que l'efficacité des méthodes d'explication proprement sociologique n'a pas été complètement éprouvée (BOURDIEU 1968). La psychologie cognitive, quant à elle, « dé-socialise » ses objets en naturalisant les processus qu'elle étudie. Ce premier type de critique correspond à un paradigme nettement déclinant au sein d'une spécialité, la sociologie politique, elle-même d'importance amoindrie en science politique.

Le second type d'objection relève de la tradition herméneutique. Il est plutôt porté par des politologues qui travaillent la philosophie politique ou l'histoire des idées, mais également par les tenants des approches qualitatives compréhensives. Le sens général de leur propos est le suivant : « les explications psychologiques ne touchent pas la sphère du sens, mais une sphère naturelle et causale qui en est indépendante. Elles passent donc à côté de l'essentiel, car le politique relève du sens, du symbolique. L'esprit n'est pas, dans son essence, un domaine de faits naturels qui puissent se prêter à une investigation scientifique. Les psychologies commettent une erreur de catégorie en ce que le sens ne relève pas de l'ordre des causes, mais de

l'ordre des raisons » (ENGEL 1996). D'aucuns veulent voir ainsi dans les psychologies scientifiques un énième avatar d'un réductionnisme naturaliste récurrent.

Le dernier type de critique est d'ordre essentiellement normatif ou idéologique. Il participe d'une défiance plus large à l'encontre de la science et de ses dangers politiques supposés. Ces critiques visent principalement les psychologies les plus naturalistes comme la psychologie évolutionniste et la psychologie cognitive. Certains politologues considèrent comme une sorte de principe de précaution l'attitude consistant à ne pas admettre le thème de dispositions ou mécanismes mentaux naturels liés à l'architecture et aux modes de fonctionnement du cerveau. Reconnaître que l'organique et le neurologique ont une place dans les comportements politiques reviendrait, selon eux, à légitimer des attitudes ou des pratiques politiques normativement condamnables en leur fournissant une base naturelle. D'autres estiment que la science politique doit se développer dans la continuité de la demande des acteurs sociaux et ne doit pas se couper du sens commun et des préoccupations citoyennes et sociales. Les psychologies scientifiques avec leur protocole rigoureux et abstrait d'expérimentation et de mesure s'éloignent, selon eux, de la lutte nécessaire contre la domination politique. Enfin, l'analyse scientifique de la cognition, tout comme son inscription dans le temps long de l'évolution des espèces, paraît constituer pour certains une menace d'abaissement de la dignité de l'être humain. Humanistes et religieux convergent pour déplorer cette vision scientifique de l'humain comme manifestation du vivant capable de cognition, parmi d'autres, animales, pour ne rien dire des créations artificielles issues de la robotique (MARIE 2008).

L'ensemble de ces critiques n'est cependant pas de nature à entraver un mouvement continu observable de psychologisation de la science politique. On peut dégager deux bonnes raisons à cela. La première tient, depuis les débuts des sciences sociales à la faiblesse de leur postulat fondateur, celui d'une spécificité ontologique du social. « Cette spécificité s'exprime sous la forme d'une série de négations : les faits sociaux ne sont pas des faits biologiques, ne sont pas des faits psychologiques, ne sont pas une somme de faits individuels ; mais que sont-ils au juste ? » (SPERBER 2004). La superposition d'un état social individué et d'un état individuel socialisé demeure toujours la même énigme. Ou, pour le dire autrement, les politologues, comme tous les autres scientifiques sociaux sont inéluctablement confrontés au fait que les phénomènes sociaux, culturels, politiques et les phénomènes psychologiques sont intrinsèquement liés. Les organisations sociales comme la transmission des croyances s'appuient en permanence sur des dispositifs psychologiques : émotions, intuitions, mémoire (VAN DER HERST et MERCIER 2009). Les différentes critiques adressées aux psychologies ne peuvent contourner cette perméabilité originelle.

La deuxième bonne raison éclairant la psychologisation continue de la science politique tient à des transformations d'ordre social, culturel et politique. On les subsumera sous l'expression, bien vague, « d'approfondissement de l'individualisme ». La perte d'influence des institutions, l'affaiblissement du contrôle social, la revendication généralisée d'une affirmation du sujet et de son droit à l'autonomie, autant d'éléments parmi d'autres qui contraignent les politologues à l'ouverture aux psychologies. Si les individus deviennent plus autonomes et calculateurs, alors il devient indispensable d'éclairer les processus mentaux et les modes de raisonnement qu'ils engagent consciemment ou non dans leurs rapports au politique.

comment les citoyens gèrent-ils ou surmontent-ils leur sous-information et leur faible intérêt quotidien pour la politique et parviennent-ils, tout de même, à donner un sens cohérent à la plupart des questions politiques ?

De longue date on peut constater des transferts de problématiques et de concepts, depuis la psychologie sociale vers la science politique. Globalement, les politologues reprennent ou redécouvrent les thèmes de la consistance cognitive, des représentations, des catégorisations sociales, des inférences attributives, des constructions identitaires. Les approches cognitives de la mobilisation, avec les notions de structure des opportunités, de dégel cognitif ou d'alignement des cadres, nous ramènent à la critique de l'objectivisme et à la thèse du primat causal de la définition subjective de la situation sur la situation objective, formulées au début des années 20 par THOMAS. Les politologues affichent parfois une distance par rapport à ce qu'ils appellent le « psychologisme » en posant que les phénomènes mentaux sont le produit des processus d'interactions sociales dans lesquels sont engagés les individus. Ils redécouvrent ainsi une des idées fondatrices de la psychologie sociale portée par MEAD.

Les très contemporains travaux sur l'engagement et le militantisme poursuivent ce mouvement de transfert. Ils reposent sur une microsociologie en termes de carrière ou de trajectoire sociale et entendent maintenir le primat des relations objectives en rappelant que les états subjectifs des acteurs ne sauraient constituer un principe d'explication pertinent de leurs conduites et de leurs représentations. On notera combien ils souscrivent ainsi fidèlement

à la définition même de la psychologie sociale comme discipline qui s'intéresse « quels que soient les *stimuli* ou les objets, à ces événements psychologiques fondamentaux que sont les comportements, les jugements, les affects et les performances des êtres humains en tant que ces êtres humains sont membres de collectifs sociaux ou occupent des positions sociales (en tant donc que leurs comportements, jugements, affects et performances sont en partie tributaires de ces appartenances et positions » (BEAUVOIS 1999, pp. 310-311).

Les études d'opinion, quant à elles, expriment clairement l'influence grandissante de la psychologie cognitive sur la science politique. Ces études se centrent aujourd'hui sur les inférences déployées par les citoyens pour aboutir à une opinion ou un jugement. On s'interroge également sur la stabilité et la robustesse de ces productions cognitives. La vision idéaliste d'un citoyen informé et participant a laissé la place à une énigme : comment les citoyens gèrent-ils ou surmontent-ils leur sous-information et leur faible intérêt quotidien pour la politique et parviennent-ils, tout de même, à donner un sens cohérent à la plupart des questions politiques ? L'idéal du peuple souverain homogène n'a pas résisté davantage. On se demande ainsi à présent si tous les citoyens raisonnent de la même façon, sur toutes les questions, quels que soient les moments. Afin de répondre, les politologues puisent abondamment dans les recherches menées en psychologie cognitive. Ils mobilisent les notions d'heuristique, de *shortcut*, de schème. Ils intègrent les travaux relatifs aux biais et aux automatismes du raisonnement et s'interrogent sur le fait de savoir si les mécanismes d'inférence se déploient plutôt en ligne ou sont fondés sur la mémoire. La convergence est égale-

Indications bibliographiques

- ANDLER D., FAGOT-LARGEAULT A., SAINT-SERNIN B., Philosophie des sciences, Gallimard, Paris, 2002.
- ANDLER D., (dir) Introduction aux sciences cognitives, Paris, Gallimard folio essais, 2004 (1ère édition 1992), pp.493-516.
- BEAUVOIS J., L., DUBOIS N., DOISE W., (dir), La construction sociale de la personne, Grenoble, P.U.G.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J., C., PASSERON J., C., Le métier de sociologue, Paris, La Haye, New York, 1968, 3^{ème} édition, 1980.
- DOISE W., STAERKLÉ C., *From social to political psychology : the societal approach*, in MONROE K., R., (dir) "Political Psychology", LEA, 2002, pp.151-173.
- DURKHEIM E., Textes 1. Eléments d'une théorie sociale, Paris, Minuit, 1975.
- ENGEL P., Philosophie et psychologie, Paris, Gallimard folio essais, 1996.
- FAVRE P., *Histoire de la science politique* in LECA J., et GRAWITZ M., (dir) Traité de science politique, vol 1 ; La science politique science sociale – L'ordre politique, P.U.F, 1985, pp.3-45.
- FAVRE P., *Vers un nouveau basculement des paradigmes dans la science politique française ?* Revue Française de Science Politique, 2010, pp.997-1021.
- FISSETTE D., et POIRIER P., Philosophie de l'esprit État des lieux, Paris, Vrin, Pour Demain, 2000.
- GRAWITZ M., *Psychologie et politique*, in LECA J., et GRAWITZ M., (dir) Traité de science politique, vol 3 ; L'action politique, P.U.F, 1985, pp.1-139.
- KUKLINSKI J., (dir), Citizens and politics - Perspectives from Political Psychology, Cambridge University Press, 2001.
- LAHIRE B., *Sociologie, psychologie et sociologie psychologique*, in Hermès, n° 41, CNRS Editions, 2005, pp.151-159.
- LEYENS J., P., BEAUVOIS J., L., "L'ère de la cognition", PUG, 1997.
- MARIE J., L., *Pour une approche pluridisciplinaire des modes ordinaires de connaissance et de construction du politique*, in MARIE, DUJARDIN P et BALME R., (dir) L'ordinaire – Modes d'accès et pertinence pour les sciences sociales et humaines, Paris, L'Harmattan, pp.23-66.
- MARIE J., L., *L'ouverture croissante de la science politique à la psychologie sociale*, in Hermès, n° 41, CNRS Editions, 2005, pp.141-151.
- MARIE J., L., SCHEMEL Y., *Resistance to political psychology in French political science: how to fight path dependency*, communication au 31^{ème} meeting scientifique annuel de l'International Society of Political Psychology, Paris, 9-12 Juillet 2008.
- MARIE J., L., *Entre débat scientifique et querelle politique : la réception des sciences cognitives par la science politique*, in DUFOURT D., et MICHEL J., (dir) La vie politique de la science, Lyon, L'interdisciplinaire, 2008, pp.113-132.
- MARIE J., L., 2011, « Les psychologies cognitives et évolutionnistes renouvellent-elles la notion d'inconscient collectif ? », *Les cahiers de psychologie politique* [En ligne], numéro 18, URL : <http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1788>
- RICOEUR P., Le conflit des interprétations – essais d'herméneutique, Paris, Le Seuil, 1969.
- MOSCOVICI S., La machine à faire des dieux, Paris, Fayard L'espace du politique, 1988.
- SCHEMEL Y., Introduction à la science politique – Objets, méthodes, résultats, Paris, Presses de Sciences po et Dalloz, amphi, 2010.
- SPERBER D., *Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme*, in ANDLER D., (dir) Introduction aux sciences cognitives, Paris, Gallimard folio essais, 2004 (1ère édition 1992), pp.493-516.
- VAN DER HERST J., B, MERCIER H., (dir) Darwin en tête, Grenoble, P.U.G, 2009.

ment méthodologique. En étude d'opinion, on a largement renoncé à la pseudo-neutralité du chercheur qui devrait absolument se garder de perturber le cours et le produit du raisonnement de la personne étudiée. On se rapproche d'une posture expérimentatrice.

Nous concluons cette évocation de la psychologisation de la science politique par quelques remarques relatives à la psychologie politique. Elle partage (emprunte) suffisamment d'éléments conceptuels, problématiques et méthodologiques avec la psychologie sociale cognitive (que l'on peut également appeler cognition sociale) pour qu'il soit aujourd'hui difficile de les distinguer (DOISE et STAERKLÉ, 2002). "L'ère de la cognition" (LEYENS et BEAUVOIS 1997) qui renouvelle la psychologie sociale procède elle-même d'emprunts lourds à la psychologie cognitive.

Il est aujourd'hui délicat de différencier psychologie sociale cognitive et psychologie cognitive. Cette dernière se démarque probablement par un intérêt plus soutenu pour la dimension organique, biologique, neuronale, des fonctions cognitives fondamentales : perception, attention, mémoire, ainsi que par un souci plus poussé de la modélisation. Il nous semble toutefois que les convergences l'emportent. Cette psychologie cognitive s'intègre de plus en plus aux neurosciences. D'aucuns parlent même de "l'absorption graduelle de la psychologie dans les neurosciences" (ANDLER 2004). Matérialiste, la psychologie cognitive accepte de se plier aux contraintes de la plausibilité neuronale en même temps qu'elle alimente et oriente les questionne-

ments des neurosciences. Comme nous l'avons déjà indiqué, psychologie cognitive et neurosciences sont de plus en plus disposées à faire jouer les arguments évolutionnistes et néo-darwiniens. La psychologie politique s'installe progressivement dans le paysage intellectuel français et se connecte à une perspective naturaliste. Après avoir intégré la dimension fonctionnelle des approches cognitives, elle assimile aujourd'hui de plus en plus leur dimension matérielle, bio-physiologique.

L'articulation grandissante entre science politique et psychologies est un progrès épistémologique au sein des sciences sociales et humaines. Elle enrichit l'anthropologie qui s'y déploie et procure ainsi des modèles explicatifs des comportements et attitudes plus réalistes. Elle ouvre de meilleures perspectives de recherche pour travailler l'énigme robuste de la superposition d'un état social individuel et d'un état individuel socialisé. Le mouvement de croisement des disciplines doit se poursuivre pour toutes ces raisons. L'étape nécessaire suivante sera probablement longue à parcourir : celle de la prise en compte dans l'explication de ses comportements des dimensions naturelles de l'homme éclairées par les psychologies cognitives et évolutionnistes.

Jean Louis MARIE,
Professeur de science politique, Lyon

La sociologie à l'épreuve de la clinique. Tribulations d'un chercheur sociologue en milieu psy

Bertrand RAVON



À l'invitation de *Canal Psy*, je me propose de revenir sur les rencontres que j'ai pu faire, dans le cadre de mon activité de chercheur en sociologie, avec des acteurs *psys*, essentiellement des psychologues cliniciens et des psychiatres intervenant dans le champ large de l'aide aux personnes en difficulté sociale (domaines de l'aide socio-éducative et de la santé mentale). Je distinguerai trois articulations possibles entre les savoirs sociologiques et psychologiques à partir de la part clinique que peut prendre l'enquête sociologique en milieu *psy* : la première et la plus classique, qu'on peut nommer *sociologie clinique*, consiste à équiper le regard sociologique d'une attention complémentaire issue de la psychologie clinique ; la seconde que je définis comme une *sociologie de la clinique* consiste à prendre pour objet même les activités cliniques, en l'occurrence les interventions de psychologues cliniciens dans le champ du travail social et de la santé mentale ; une troisième voie, encore expérimentale, consiste à doter la pratique de recherche sociologique, du

moins lorsque celle-ci se risque à intervenir au plus près des acteurs en difficulté, d'une approche analytique de type clinique. Davantage centrée sur l'activité que sur les personnes, cette approche pourrait être nommée *clinique sociologique*.

Sociologie clinique

Mes recherches sociologiques portent sur les activités qui consistent à identifier et à traiter les problèmes publics tels que l'« échec scolaire » ou l'« exclusion sociale ». Ce faisant, je m'intéresse à tous les acteurs qui ont le « souci du social », qu'ils soient professionnels ou bénévoles, intervenants ou usagers, experts ou profanes, intellectuels ou praticiens (RAVON B., 2008).

C'est dans ce contexte de recherche que les rencontres avec des cliniciens *psys* m'ont obligé à préciser les rapports que la sociologie entretient avec la psychologie, bien au-delà des partitions entre structures sociales et struc-

tures psychiques, entre société et individus. En effet, la psychologie n'a pas pour objet exclusif l'individu et sa psyché, ne serait-ce que par ce que « le regard psychologique est d'abord interpellé par le désordre relationnel entre les personnes » (GUILLAUMIN, J., 1979, p.223). De même, la sociologie n'a pas vocation à ne penser que le « social » : l'individu tend au contraire à devenir son objet par excellence. Ainsi, la diversification des styles de vie, l'extension de la réflexivité ou le culte de l'authenticité désignent des processus socio-historiques d'individuation qui permettent de comprendre l'avènement d'un individu singulier, de plus en plus contraint à être « soi » et à être responsable de ce qui lui arrive.

Le projet d'articuler structures sociales et structures psychiques est déjà ancien chez les sociologues, notamment à partir de la tradition ouverte par Norbert ELIAS qui consiste à renvoyer les mécanismes psychiques (comme ceux d'*autocontrôle psychique* ou d'*autorégulation des affects*) à une dynamique de civilisation historiquement située, notamment au moment de la formation des États modernes. Plus récemment, on trouve différentes esquisses d'articulation des deux disciplines, comme celle de « sociologie à l'échelle individuelle » que Bernard LAHIRE développe sous le nom de « sociologie psychologique » : « il s'agit de montrer que les réalités individuelles sont socialement produites, et ce, jusqu'en leurs plis les plus singuliers. » (LAHIRE B., 2005, p.155). Le principal problème que soulèvent de telles perspectives sociologiques est qu'elles se placent en position de surplomb et de fait phagocytent le regard proprement psychologique. Dès lors, aucune rencontre avec les *psys* n'est possible.

À la recherche d'une articulation entre la compréhension de la singularité des individus et l'objectivation des structures sociales dans une ouverture beaucoup plus symétrique à l'autre discipline, la « sociologie clinique » a émergé dans les années 1980. Celle-ci « se veut à l'écoute du sujet, proche du réel dans ses dimensions affectives et existentielles, attentive aux enjeux inconscients individuels et collectifs » ; elle « cherche à démêler les nœuds complexes entre les déterminismes sociaux et les déterminismes psychiques dans les conduites des individus ou des groupes ». [Argument de la collection « Sociologie clinique » dirigée par Vincent DE GAULEJAC aux éditions Desclée de Brouwer, aujourd'hui chez Erès].

L'épithète *clinique* renvoie à une analyse centrée sur des cas individuels. Rappelons qu'étymologiquement, la clinique décrit l'art de l'observation médicale *au pied du lit du malade*. Se déplaçant au chevet du patient, le clinicien écoute les plaintes de la personne en situation et scrute ses comportements comme autant de signes qui, traduits en symptômes, vont lui permettre de faire entrer le cas singulier dans une collection d'observations déjà faites. En sciences humaines, la clinique s'occupe « plus particulièrement des cas qui font problème et pour lesquels il faut trouver des solutions. (...) Et s'il ne s'agit pas de guérir ou de soigner, la préoccupation est bien celle de changer, de prévenir ou d'améliorer une certaine situation, de trouver des réponses à des problèmes. » (SÉVIGNY, 1993, p.13). Ce faisant, « la recherche est également un support de formation, de développement personnel et de travail sur soi. » (DE GAULEJAC, 1999, p. 12). Cette sociologie clinique est très appréciée dans certains milieux *psy*, notamment chez ceux pour qui l'activité psychique n'est jamais que le produit des multiples confrontations et transactions avec l'environnement social. Elle reste cependant insatisfaisante, en premier lieu du fait de sa prétention thérapeutique et/ou curative qui a pour effet de « cliver l'espace observé à partir

des catégories du normal et du pathologique », alors même qu'elle devrait davantage travailler dans une perspective de « maïeutique sociale », plus attentive aux qualités propres des savoirs échangés de part et d'autre (HERREROS, 2009). Malgré l'importance que je confère à la sociologie clinique, je n'arrive pas à me reconnaître dans une telle démarche. Je ne suis ni thérapeute, ni tourné vers les problèmes psychologiques des individus. Je n'arrive pas à entrer dans le cercle, d'autant plus qu'il se révèle dogmatique. Ce qui m'intéresse c'est l'activité, plus particulièrement lorsqu'elle est défaillante.

La sociologie de la clinique

Une partie de mes recherches est ainsi consacrée à l'analyse sociologique de dispositifs d'intervention psychologique innovants mis en place au front de l'action sociale ces dernières années, le plus souvent à l'intersection du champ du travail social et de la santé mentale (RAVON B., 2005). Ces dispositifs d'accompagnement personnalisé, d'écoute et de soutien à des personnes en grande difficulté sociale ont cette caractéristique de se saisir des problèmes sociaux à partir de leurs conséquences psychiques (fragilisation narcissique, dépréciation de soi, voire effondrement psychique). Ces dispositifs de traitement clinique des problèmes sociaux sont intéressants à analyser sociologiquement parce qu'ils problématisent le social d'une nouvelle manière, par leur attention portée à la « souffrance sociale », laquelle désigne à la fois la fragilité du social (question de la structure sociale en crise) et les expériences sociales négatives qui en découlent (question des épreuves individuelles de la vie sociale). Autrement dit, ils donnent à voir au sociologue le travail de composition du social opéré par les intervenants *psys* (psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux « cliniciens », infirmiers psychiatriques) au chevet de la société des individus, dans des situations de travail social qui traitent précisément de ses impasses concrètes.

Ces dispositifs construisent une clinique de la souffrance sociale, au sens d'une souffrance psychique incapacitante d'origine sociale et généralement non-pathologique. Nommée « clinique de la casse » (FURTOS et LAVAL, 1997), « clinique de l'infortune » (HERMANT, 2004) ou « clinique psychosociale » (FURTOS, 2000), elle se fonde principalement sur l'observation de troubles relationnels liés soit à la précarité des conditions objectives d'existence sociale (précarisation des populations, conditions de travail dégradées, logement indigne voir vie à la rue, situation intenable des demandeurs d'asile, etc.), soit à des « sorties du social » (rupture de liens conséquente au chômage, au divorce, au décès d'un proche...), soit à des « défaillances de l'environnement » (violence ou carence familiale, stress professionnel, ségrégation urbaine et scolaire).

Parallèlement, l'observation clinique du social prend comme objet de son analyse les échecs de l'intervention sociale, lorsque les intervenants sont confrontés aux conséquences négatives d'une prise en charge « ratée » ou au sentiment d'incapacité des usagers à répondre aux injonctions d'autonomie que prescrivent la quasi-totalité des procédures actuelles.

Une telle perspective clinique va à l'encontre du regard psychopathologique habituel : ici, la souffrance ne désigne pas tant un tableau clinique individuel qu'un contexte de détérioration du social. Elle renvoie à un « mal-être » lié à des parcours sociaux accidentés davantage qu'à des insuffisances, des handicaps ou des inadaptations initiales qui expliqueraient une fois pour toutes le destin problé-

matique de la vie sociale. Elle rend compte d'expériences sociales négatives exprimées de manière subjective puis imputées à des causalités sociales.

Cette clinique est nouvelle, au moins par l'agencement particulier qu'elle propose de construire entre le psychique et le social. Celui-ci ne repose pas sur l'articulation classique entre une normativité sociale et un ordre intrapsychique, articulation correspondant à l'opposition classique entre sociologie (du social) et psychologie (de l'individu). Le social devient au contraire l'objet du regard psychologique (ce que signalent les termes de « clinique de l'infortune », « clinique de la casse », « clinique de l'altérité », « clinique du lien »), alors même que c'est l'individu qui se met à constituer le corps du regard sociologique (cf. supra §1). Sous cet angle, et à partir de son analyse de l'imputation de la responsabilité d'infériorité à l'individu lui-même, de l'identification des problèmes en situation, ou du cadre de description négative du social relatif à une symptomatologie de la désocialisation, le sociologue se doit de reconnaître la dimension clinique des indicateurs de cette souffrance sociale. Jusqu'à intégrer le geste clinique aux pratiques d'intervention *palliatives* (SOULET, 2009), lorsque la visée du maintien de la situation l'emporte sur celle de sa transformation.

Ce que montre également cette enquête, c'est que le sociologue ne peut plus s'appuyer sur la dénonciation sociologique de la « psychologisation des problèmes sociaux », du moins telle qu'elle s'est constituée dans la foulée des critiques adressées depuis les années 1970 aux psychologues, lesquels sont alors considérés comme les agents de l'extension sans précédent d'une « culture de la subjectivité », ou comme les promoteurs « d'une attention exclusive à soi » au « détrimement des investissements sociaux et politiques » (CASTEL, 1981). Les cliniciens « de la casse » ne sont ni des chantres de l'épanouissement personnel ni des *coachs* marchands de bien-être. Orientés comme tous les intervenants par les normes d'autonomie qui président à de nombreux dispositifs de l'action sociale, ils ne sont pour

autant pas tant tournés vers l'individu et sa subjectivité que vers l'identification d'attaches et d'entourage par lesquels les personnes qu'ils accompagnent pourraient de nouveau tisser leur vie. Dit autrement, les réponses de ces cliniciens sont sociologiques !

Parce qu'elle s'attache à décrire et à comprendre plutôt qu'à dénoncer et expliquer les nouvelles pratiques *psy*, la sociologie de la clinique invite à une recomposition des relations entre cliniciens et sociologues à partir d'un renouvellement du regard des uns et des autres sur leurs pratiques d'enquête respectives.

Clinique sociologique

L'une des conséquences pratiques de ce dialogue m'a invité à me coltiner au regard clinique. Dans le cadre d'une étude sur l'« usure professionnelle » des travailleurs sociaux, je m'intéressais à l'extension des dispositifs dits « d'analyse de la pratique ». J'avais commencé par reprendre des éléments d'histoire de ces dispositifs et par analyser la structure de telles demandes de soutien à la professionnalité (RAVON B., 2009). Je souhaitais par la suite observer directement ces dispositifs, mais je me suis assez vite rendu compte que c'était compliqué : pas seulement pour les habituelles méfiances des professionnels à l'égard d'observateurs non issus du sérail, mais surtout du fait de la structure même du travail d'analyse. Généralement conduits pas des psychologues cliniciens, les « supervisions » ou les « groupes d'analyse de la pratique » reposent sur une règle de forte confidentialité et sur un travail d'interprétation de l'activité des travailleurs sociaux basé traditionnellement sur l'analyse du transfert et du contre-transfert. Ces propriétés rendent l'observation non participante impensable. Je me suis donc décidé, un peu à la manière d'un ethnologue qui se met à pratiquer l'activité qu'il souhaite observer, à animer ce type de dispositifs. Parfois, j'ai été invité à expérimenter cette pratique par des confrères *psys*, à la fois confiants et intrigués.

CASTEL (Robert), 1981, *La gestion des risques De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Minit, Paris, 1984.

CLOT (Yves), 2008, *Travail et pouvoir d'agir*, PUF, Paris.

DE GAULEJAC (Vincent), 1999, *L'histoire en héritage*, Desclée de Brouwer.

ELIAS (Norbert), 1939, *La société des individus*, traduction française 1991, Fayard.

FUSTIER (Paul), 1999, *Le travail d'équipe en institution Clinique de l'institution médico-sociale et psychiatrique*, Dunod, Paris.

FURTOS (Jean), 2000, « Epistémologie de la clinique psychosociale (la scène sociale et la place des psy) », *Pratiques en santé mentale*, n°1, 2000, pp.23-32.

FURTOS (Jean), LAVAL (Christian) et al. (eds), 1997, *Souffrance psychique, contexte social et exclusion*, actes du colloque de Lyon-Bron, ORSPERE/école Rockefeller.

GUILLAUMIN (Jean), 1979, « Pour une méthodologie générale des recherches sur les crises », in KAËS et al., rééd. 1997, *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, Paris.

HERMANT (Emilie), 2004, *Clinique de l'infortune La psychothérapie à l'épreuve de la détresse sociale*, Les empêcheurs de penser en rond.

HERREROS (Gilles), 2009, *Pour une sociologie d'intervention*, Erès, Toulouse.

LAHIRE (Bernard), 2005, « Sociologie, Psychologie et sociologie psychologique », *Hermès*, n°42, pp.151-157.

RAVON (Bertrand), 2005, « Vers une clinique du lien défait ? », in ION (Jacques) et al., *Travail social et « souffrance psychique »*, Dunod, Paris, pp.3-36.

- 2008, « Souci du social et action publique sur mesure. L'expérience publique, singulière et critique des problèmes sociaux », *SociologieS*, Revue internationale de l'AISLF, Théories et recherches, mis en ligne le 30 octobre 2008. URL : <http://sociologies.revues.org/document2713.html>

- 2009, « L'extension de l'analyse de la pratique au risque de la professionnalité », *Empan*, n°75/décembre 2009 *Quelles théories pour quelles pratiques en travail social ?*, pp.116-121.

- 2009, « Repenser l'usure professionnelle des travailleurs sociaux », *Informations sociales* n°152, *Les dynamiques du travail social*, mars-avril 2009, pp.60-68.

- 2010, « Travail social, souci de l'action publique et épreuves de professionnalité », in FELIX C., TARDIF J., éd., *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance*, <http://revel.unice.fr>, 12 p.

- 2012, « Comment (re)faire parler le métier Travail d'équipe et clinique sociologique », *Nouvelle Revue de psychosociologie*, n°14 « Faire équipe », à paraître.

SEVIGNY, (Robert), 1993, « L'approche clinique dans les sciences humaines », in ENRIQUEZ (Eugène) et al. (dir.), *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Editions Saint Martin, Montréal, pp.13-28.

SOULET, (Marc-Henry), 2009, « La reconnaissance du travail social palliatif », *Dépendances*, pp.14-18.

Je me suis pris au jeu. Chemin faisant, j'ai « bricolé » une méthodologie que je nomme provisoirement « clinique sociologique » (RAVON B., 2012). En référence au cadre assez structuré des groupes classiques d'analyse de la pratique professionnelle, j'invite les participants à présenter des situations qui les affectent, puis à multiplier les différents points de vue sur la situation travaillée. C'est en cela que j'adopte la dénomination de clinique : le travail collectif est mené à partir de situations problématiques, n'allant pas de soi et dont la charge émotionnelle est trop lourde à porter ; il permet de construire petit à petit, par capillarité affective des expériences professionnelles¹, un savoir partagé, invariant. Le cadre théorique que j'utilise reste néanmoins sociologique, centré sur les épreuves de professionnalité que traversent les travailleurs sociaux débordés par certaines situations qu'ils rencontrent. Une épreuve de professionnalité est un chemin d'expérience qui va des atteintes à l'exercice du métier (atteintes qui le rendent impraticable) aux issues possibles, que celles-ci soient négatives (perte du sens du métier : épuisement, désengagement, indifférence) ou positives, lorsque le professionnel arrive de nouveau à faire « parler le métier » (RAVON B., 2010). En ce sens, l'enjeu des groupes d'analyse de la pratique est d'amener le collectif à redéployer son pouvoir d'agir. Il s'agit d'explorer les malentendus par un suivi des controverses, avec l'objectif de rechercher *a minima* l'accord sur les désaccords entre les professionnels rassemblés par le dispositif. Sur ce plan, je m'inspire fortement de la clinique de l'activité développée en psychologie du travail, notamment par Yves CLOT (2008). En effet, ce ne sont pas les professionnels, en tant qu'ils sont fatigués de faire face à des contraintes contradictoires et donc à des missions intenables, qui sont à soigner. C'est le travail qu'il faut soigner, malade d'une

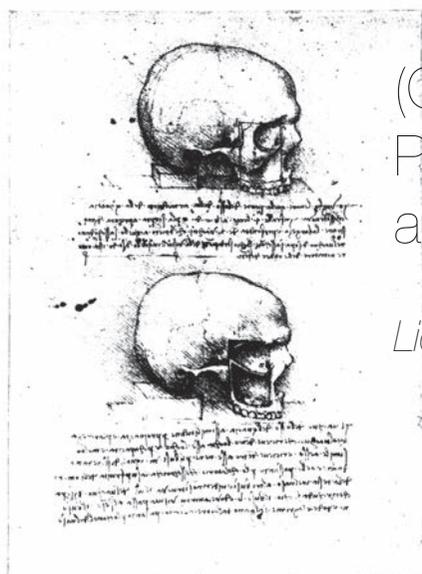
organisation qui privilégie les protocoles, les procédures et autres prescriptions standardisées au détriment des tâches primaires et concrètes de l'institution. La critique sociologique (re)trouve ici une place non seulement légitime, mais aussi efficiente.

Cet article explore trois statuts possibles de la clinique en sociologie : la clinique comme perspective (sociologie clinique), la clinique comme objet (sociologie de la clinique), la clinique comme méthode (clinique sociologique). Ces trois registres dessinent des interférences entre sociologie et psychologie à même de nourrir une démarche complémentariste plutôt qu'interdisciplinaire. La question n'est pas tant de savoir quel est le regard que peut porter la sociologie sur la psychologie (et inversement), mais quels rapports les sociologues peuvent entretenir sur les terrains de leurs recherches avec les psychologues (et inversement) ? Vu de mon rivage disciplinaire, le clivage ne se joue donc pas entre sociologues et psychologues, mais entre les sociologues qui travaillent avec les psychologues et ceux qui travaillent sans eux (voir contre eux). Cette question de l'*avec* est centrale. L'enjeu n'est ni de remettre en cause la discipline de l'autre, ni de s'engager dans une synthèse des deux disciplines. Mais d'accepter, dans la démarche complémentariste, de ne jamais clore la chaîne de traduction d'une discipline à l'autre ; en bref, de renoncer à avoir le dernier mot. C'est à ce prix que les échanges pourront rester ouverts.

Bertrand RAVON
Sociologue,

Professeur à l'Université Lyon 2.

1 Paul FUSTIER (1999) parle par exemple de « communication des affects ».



(Qui) faut-il croire ?

Psychologie cognitive et anthropologie culturelle
au prisme des débats sur la religion

Lionel OBADIA

Une « révolution cognitive » en marche ?

Depuis quelques années, une vague de fond – ou qui s'affirme comme telle – touche l'ensemble des sciences sociales. Sous la catégorie de « sciences cognitives », c'est tout un ensemble de nouvelles orientations théoriques portant sur « l'esprit humain » qui a accosté des disciplines qui n'étaient préalablement que plus ou moins intéressées à adosser leurs objets - les sociétés, les cultures, les comportements, voire les croyances - à une théorie de nature psychologique. Nombre d'intellectuels se sont, pour des raisons qui ne tiennent pas nécessairement à des raisons strictement scientifiques, ralliés à ce mouvement de fond qui suscite la polémique, non pas en vertu de la nature des débats qu'il ouvre, mais à cause de la teneur même de ces débats. La vague cognitiviste entend en effet réformer la totalité des sciences sociales, quitte, au passage, à opérer quelques coupes franches et à clôturer quelques autres programmes

(au sens que Irme LAKATOS donne à ce terme) en cours : l'herméneutique, la textualité des sciences, le relativisme culturel et le postcolonialisme... De même qu'elle aurait déjà achevé le dépassement d'autres sciences de l'esprit – psychanalyse et phénoménologie – remises au placard pour cause d'obsolescence.

Pour les tenants de cette « révolution cognitive », ou *cognitive turn* (après bien d'autres tournants : « littéraire », « linguistique », « spatial »...) il y a nécessité à rétablir, au sein de l'anthropologie comme d'autres sciences très « molles », une scientificité qui leur fait défaut, de substituer une approche explicative (formelle et objectivable) à une démarche herméneutique, du *sens* plutôt que des *fonctions* des expressions de la vie sociale. SLONE et MORT ont dans ce sens porté une attaque directe en avançant que la recherche du « sens » des conduites collectives ou des énoncés de croyance et de valeur, bref, tout ce qui fait le matériau propre des sciences sociales, n'avait aucun intérêt : partant du principe que les individus étaient régis par des mécanismes qui leur échappent largement, ce sont ces derniers (et ces derniers seuls) qui fondent l'objet des sciences sociales¹. Dan SPERBER, en France, Fabrice CLÉMENT, en Suisse, mais aussi Scott ATRAN aux États unis, Jensine ANDRESEN, Jesper SORENSEN ou Armin GEERTZ en Scandinavie... plaident tous – d'une même voix – pour que le tournant devienne une vague de fond, et que les sciences de l'Homme accèdent « enfin » au rang de sciences...

La scientificité consisterait donc à rapatrier le culturel vers le psychologique, en le dissolvant d'abord dans le social : tout ce qui est partagé est culturel et social à la fois, il n'existe plus de différence entre les deux². Tout ce qui est de nature à être partagé (donc ce qui fait *culture* et *société*) a d'abord une origine psychique et c'est celle-ci que l'anthropologie devrait examiner avant toute velléité à forger des modèles des représentations et de l'action collectives. Cette double réduction et la révolution prônée par les sciences cognitives en matière d'étude des représentations culturelles et des comportements sociaux, si elle amène à poser de bonnes questions (quel modèle de scientificité faut-il pour une « science » des intériorités ?), suscite néanmoins plus de débats qu'elle ne crée cette révolution cognitive qui est toujours affirmée comme immminente, mais qui n'arrive jamais...

Un objet qui se prête à la révision cognitive : la religion

De tous les objets empiriques susceptibles de subir cette rénovation, c'est la religion qui semble avoir jusqu'ici retenu le plus l'attention et fait l'objet du plus grand nombre de publications dans les nouveaux objets des sciences cognitives, après le langage et les représentations mentales. Ce champ n'en est néanmoins encore qu'à ses balbutiements, car de facture récente : la « science cognitive des religions » reste un domaine dispersé malgré la création d'une institution internationale et d'un journal¹ ainsi que des ouvrages de quelques noms désormais reconnus ou dont les publications ont créé débat (Pascal BOYER, Scott ATRAN). Des théories éprouvées ailleurs – modularité de l'esprit, computationnalisme, connexionnisme... - sont ainsi mises au service (partiellement ou en totalité) d'une théorie de la religion. Dans les perspectives cognitivistes, qui sont à la

fois biologiste et mécaniste, l'esprit est fonctionnellement et organiquement disposé à créer, sur la base de « phénomènes contre-intuitifs » des agents « surnaturels » et à instituer avec eux des relations de croyance, et ce serait sur cet atome de croyance que se construirait l'ensemble plus large (de rites, d'organisation sociale, de ce qu'est une religion (et plus généralement) *la* religion. Modèle internaliste par excellence, la religion vue du point de vue cognitiviste est d'abord une théorie des processus neurologiques et écologiques (dans la relation mentale aux objets de l'environnement) de création et de partage des croyances, et concurrence l'anthropologie, science comparative des cultures, sur la thématique de la religion. Si l'anthropologie (historique et ethnographique) fournit aux sciences cognitives certaines données dont elle a besoin pour élaborer ou affiner ses modèles (à propos de la variabilité des croyances, par exemple), en sus de données produites en laboratoire (expérimentales, sur les processus de croyance) elle ne serait néanmoins pas à même d'aboutir à une véritable théorie *scientifique* de la religion et, à plus forte raison, de la culture telle qu'elle se constitue à partir de processus qui, s'ils s'expriment sur un plan social (celui des conduites significativement orientées vers Autrui), ont une base psychique. Or, c'est précisément le principal argument qui pousse les sciences cognitives à demander une révision des sciences sociales de la religion.

Une nouvelle « psychologie transculturelle » de la religion ou... ?

En fait, l'expression *Sciences cognitives* regroupe un panorama assez diversifié de disciplines et d'objets théoriques et/ou empiriques, admettant parfois de tels écarts que le lien logique entre eux s'avère des plus difficiles à dégager. En effet, c'est ensemble d'approches et de disciplines relativement large qui est regroupé sous une même catégorie, des neurosciences à la philosophie de l'esprit, de vraies sciences expérimentales et d'autres qui sont fondées sur des modélisations purement abstraites ou forgées à partir du matériau fourni par d'autres sciences... dont l'anthropologie.

La confrontation actuelle de l'anthropologie, en particulier des religions, avec les sciences cognitives s'inscrit en fait dans une longue tradition d'échanges et de communication entre la science des variations culturelles et celle des mécanismes et expressions de l'esprit humain. C'est en particulier avec la psychanalyse (d'un FREUD évoquant le tabou sacré à la naissance de la civilisation), la psychologie sociale (d'un MOSCOVICI qui assignait à cette dernière le statut de caractère « carrefour », en dialogue avec l'anthropologie), la psychologie clinique et les psychologies à vocation thérapeutique (l'ethnopsychiatrie représente à ce titre un domaine de convergence intéressant), entre autres... Le temps n'est pas si loin où les théories psychologiques de la religion empruntaient largement au matériau et à la théorisation de l'anthropologie, pour nourrir des théories générales de la psyché humaine, et inversement, les théories anthropologiques, en particulier à propos de la religion devaient contenir un soubassement psychologique, comme il y en a chez James G. FRAZER, Bronislaw MALINOWSKI ou Claude LÉVI-STRAUSS. Tous explorent en effet la religion sous l'angle des mécanismes mentaux ce qui les situe donc dans le registre des approches « intellectualistes » (c'est-à-dire celles qui font primer le « mental » sur le « social »), par contraste avec des approches « empiristes » et « sociales » (qui inversent le rapport du « social » au « mental ») telles qu'on les retrouve chez Edward TYLOR, puis A.A. RADCLIFFE-

1 Jason D. SLONE, Joel Mort, « On the Epistemological Magic of Ethnographic Analysis », *Method and Theory in the Study of Religion*, 16 (2), 2004, pp.149-163.

2 Dan SPERBER, *La Contagion des Idées*, Odile Jacob, Paris, 1996.



BROWN et E. EVANS-PRITCHARD³. LÉVI-STRAUSS fut sans doute le dernier des générations de ces pionniers de l'anthropologie à ambitionner de faire une psychologie globale, celle des universaux de la pensée et donc à ouvrir le champ à un dialogue avec les psychologues professionnels à propos des croyances, de leur efficacité, etc.⁴. Mais c'est un partisan du structuralisme lévi-straussien, du moins des horizons de questionnements qu'il a suscités, notamment dans le domaine des logiques et opérations de la pensée symbolique, dans SPERBER, qu'est venue l'impulsion de lancer, en France, dans les années 1980, une anthropologie cognitive, qui revêt en fait les atours de la philosophie de l'Esprit, emprunte ses modèles à la logique et aux sciences du langage, et qui entreprend très explicitement de réviser la question des représentations mentales, puis des croyances⁵. Elle se dit « anthropologie », mais s'éloigne assez rapidement de ce qui se fait classiquement en ethnologie comparative (donc dans ce qu'on appelle en France « anthropologie ») pour rejoindre l'ambitieux chantier lévi-straussien, celui d'une psychologie générale de la civilisation humaine.

Les sciences cognitives participent depuis d'une réintroduction dans l'anthropologie des religions de deux chantiers convoquant la psychologie, mais qui, pour intéressants qu'ils furent à leurs débuts (au 19^{ème} siècle), n'en ont pas moins été rapidement abandonnés en raison de leur faible potentiel heuristique : remontant tous les deux aux sources (historiques et psychiques) de la religion, le premier s'attaque à la raison d'être des croyances et des cultes en cherchant au plus profond de l'histoire, c'est l'évolutionnisme, le second s'intéresse aux modes de production mentales de la religion, c'est la théorisation psychologique de la religion. En reconstituant récemment une sorte d'histoire évolutive universelle de la religion, à travers celle de ses formes mentales (les « dieux »), Scott ATRAN participe

de la renaissance du premier chantier, et en signalant la manière dont les expériences contre-intuitives (contraires à ce que la pensée humaine a intégré des lois de la physique) constituent le terreau pour des croyances empiriquement infondées⁶.

Nature, naturalisme, naturalisation

L'un des grands principes du tournant cognitiviste est d'établir que les modèles d'analyse doivent avoir pour origine et pour finalité les mécanismes mentaux qui président à la création, au maintien ou à la transformation des formes sociales et culturelles. Si la psychologie cognitive n'est pas née de l'étude des phénomènes religieux, c'est désormais son dernier et sans doute plus connu terrain, et c'est sur celui-ci qu'elle excelle à redéployer ses modèles. La « solution » cognitive au problème de la croyance est-elle vraiment différente de ce qu'ont proposé les autres psychologies ? Assurément sur le fond, mais cela est moins sûr sur la forme. Car s'il est vrai que l'anthropologie (française en particulier) ne s'est intéressée que très tardivement (seconde moitié du 20^{ème} siècle) à une théorie générale de la croyance, les croyances elles-mêmes (comme énoncés significatifs et moteurs de l'action) avaient déjà été longuement étudiées⁷. Pour en justifier l'existence, l'anthropologie bénéficiait soit des thèses freudiennes (la croyance, rempart contre l'absurdité du monde) soit des thèses dukheimiennes (la croyance, ciment moral des communautés humaines). C'est seulement avec les développements de la philosophie de l'Esprit et de la psychologie cognitive que de nouveaux modèles sont venus concurrencer ces anciennes théories largement acceptées. La bascule de cette psychologie cognitive à l'anthropologie cognitive qu'autoriserait l'étude des croyances, passe néanmoins par une révision épistémologique de l'anthropologie, et la nécessité pour cette dernière de se transformer – encore une fois – en science « naturelle » des cultures et des religions⁸. Pour se transformer en science naturelle, ce qu'ambitionnaient les plus scientifiques des anthropologues de l'ère victorienne, il aurait fallu que non seulement ses modèles soient inspirés des sciences de la nature – ce qui est largement le cas du moins pour l'anthropologie religieuse de la première moitié du 20^{ème} siècle –, mais aussi que les données qu'elle étudie le soient aussi... et là, les faits historiques et sociaux se laissent moins « naturaliser »... sauf à ce que par une opération épistémologique, on convertisse le social dans le psychologique (cf. *infra*).

Espérances et impasses

Mais l'anthropologie est une science difficile, qui se constitue dans le sens du détail empirique, au fil d'enquêtes menées de longue haleine et pas toujours dans des conditions faciles. Curieusement, elle compte finalement assez peu de pratiquants officiels, mais quantité d'aficionados qui s'en revendiquent (d'horizons intellectuels les plus divers) et autant de critiques qui entendent montrer en quoi elle mérite d'être réformée. Tribus isolées, rites païens, sociétés primitives, font partie du folklore habituel des images

3 Stanley TAMBIAH, *Magic, Science and religion and the Scope of Rationality*, Cambridge, University Press, 1990.

4 Jean-LUC JAMARD, *Anthropologies françaises en perspective. Presque-sciences et autres histoires*, Kimé, Paris, 1993.

5 Dan SPERBER, *Le savoir des anthropologues*, Hermann, Paris, 1982.

6 Pascal BOYER, *La religion comme phénomène naturel*, Bayard, Paris, 1997.

7 Gérard LENCLUD, « Vues de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir », *Terrain*, n° 14, 1990, pp. 5-19.

8 Pascal BOYER, « Explaining Religious Ideas : Elements of A Cognitive Approach », *Numen* XXXIX (1), 1992 pp.27-57. Ou Justin BARRETT « Exploring the Natural Foundations of Religion », *Trends in Cognitive Sciences*, vol.4, 2000, pp.29-34.

projetées sur l'anthropologie, souvent reléguée – bien malgré elle – au rang de pourvoyeuse d'un exotisme à la petite semaine qui servirait les théories bien plus sophistiquées des vrais penseurs de salon.

Certes, l'ethnologie/anthropologie aurait mauvais gré à refuser un œil d'expert extérieur qui lui permettrait de réviser ou d'affiner ses théories : c'est en fait un trait récurrent de son histoire que de s'être ouverte à d'autres sciences de l'Homme (naturelles, « culturelles » ou historiques) et en particulier à la psychologie. Les théories anthropologiques de la religion, révisées à l'aune des modèles proposés par les sciences cognitives, offrent sans aucun doute à l'étude des faits religieux de nouvelles perspectives, en invitant à réfléchir à de vastes segments du rapport entre pensée et action religieuse qui n'ont pas toujours reçu l'intérêt qu'ils auraient dû (en particulier, sur les modes d'acquisition et de diffusion des croyances). Mais la religion est nécessairement une chose complexe. Du point de vue empiriste qui est le sien, l'anthropologie a montré par exemple que le modèle internaliste, qui est la base même du raisonnement cognitiviste, souffre d'être par trop limitatif, car inspiré du modèle chrétien de la *foi intériorisée* ce qui est loin d'être un élément un universel de la religion.

En outre, les modèles évolutionnistes d'un BOYER ou d'un ATRAN se fondent sur l'idée qu'il existe des schémas inconscients de croyance à partir desquels se constituent les formes de la solidarité humaine qui renforcent du même coup les croyances : cette vision de la religion comme appui à la sociabilité gomme du même coup tous les aspects contraires, qui pourtant existent dans l'histoire, de la religion et de la croyance comme sources de la violence et des dysfonctionnements sociaux⁹. Les sciences cognitives de la religion semblent s'arranger un peu avec l'histoire, escamotant ce qui ne correspond pas à des modèles qui marchent si bien...

Sur le versant biologiste, le programme cognitiviste a fait l'objet d'attaques d'autant plus inattendues qu'elles ne proviennent précisément *pas* des sciences de la culture (anthropologie) ou de la société, mais des sciences physico-biologiques elles-mêmes, sur lesquelles les cognitivistes s'appuient généralement pour asseoir la légitimité de leur argumentation. D'une part, les défenseurs les plus convaincus des thèses neurobiologistes de la religion et donc de l'inéluçabilité des croyances¹⁰ ont promu une sorte de crypto-religion : c'est même une véritable « neurothéologie » qui pose que les sciences de l'esprit *confirment* que l'Homme est religieux (parce que croyant) *par nature* ce qui pose donc la délicate question du rôle de la science cognitive comme nouveau dogme, voire comme nouvel Évangile (« Dieu existe, la biologie du cerveau le prouve, il ne vous reste plus qu'à croire »)¹¹. D'autre part, les chercheurs en sciences exactes soulèvent la question de l'extension des modèles d'analyse : si la croyance est *naturelle* chez l'Homme, l'incroyance est-elle *pathologique* ? les incroyants sont-ils des croyants qui refusent de s'admettre comme tels¹² ? la religion est-elle

alors *vraiment* fonctionnelle dans l'évolution humaine¹³ ou au contraire est-elle finalement inutile voire néfaste à l'adaptation humaine¹⁴ ? Qui faut-il *croire* entre les anti - et pro-cognitivismes, puisqu'il faut *croire* lorsqu'on est *Homo* ?

En brève conclusion

Que penser, alors, de la séduction qui entoure actuellement les sciences cognitives et de la démultiplication des adjectivants (psychologie ou sociologie ou anthropologie cognitive, entre autres) qui l'accompagne ? Il y a sans doute bien des choses pertinentes dans ce qui apparaît finalement comme un retour au premier plan scientifique de la psychologie biologisante, notamment dans les portes (ré)ouvertes à l'occasion de sa confrontation avec une anthropologie religieuse, bien plus sociale et culturelle que psychologique. Du point de vue de l'anthropologie, massivement ralliée au paradigme inverse du pragmatisme, et en particulier de l'anthropologie des religions, c'est la double suspicion du réductionnisme et du biologisme qui prévaut et qui n'emporte l'adhésion que d'une infime minorité de chercheurs¹⁵. La vogue cognitiviste repose sur une illusion scientifique qui (im)pose une certaine scientificité par épuration de ses objets, comme l'a montré Bruno LATOUR à propos de la physique¹⁶, et l'engouement des sciences de l'esprit pour un naturalisme (au sens de « sciences naturelles », c'est-à-dire, à base biologique) retrouvé qui se fait fort de leur redonner un statut de scientificité, avec le risque de « naturaliser » (au sens d'essentialisation) le social et le religieux. Un nouveau chantier, qui, par le caractère conquérant de ses défenseurs, voire conversionniste à l'image de « missionnaires » d'un nouveau paradigme, peut se transformer en dogmatique – car les cognitivistes de la religion ne cachent rien de leurs intentions en matière de réfutation des théories contraires aux leurs et de leurs velléités prosélytes¹⁷. Mais comme ce fut le cas pour d'autres paradigmes, il faudra attendre que l'effet de mode se tasse et que les plus solides des perspectives et analyses actuellement proposées par la psychologie cognitive de la religion ne se dégagent et résistent à l'épreuve des faits, pour que l'anthropologie, toujours très prudente face aux engouements soudains pour de nouvelles théories, n'évalue plus posément ce qu'elle a à offrir de plus que ce que la psychanalyse, la plus ancienne partenaire de l'anthropologie.

Lionel OBADIA
Professeur d'anthropologie
Université Lumière Lyon2
Université Lyon 2

9 Marie-Claude DUPRÉ, « La transcendance de la courgette ou les dieux nécessaires », L'Homme, 163, 2002, pp.235-244.

10 Andrew NEWBERG, Eugene D'AQUILI, Vince RAUSE, *Pourquoi «Dieu» ne disparaîtra pas - Quand la science explique la religion*, Vannes, Sully, 2003.

11 Patrick JEAN-BAPTISTE, *La biologie de Dieu. Comment les sciences du cerveau expliquent la religion et la foi*, Paris, Agnès Viénot Editions, 2003.

12 C'est l'un des arguments forts brandis par Richard DAWKINS, *Pour en finir avec Dieu*, Paris, Robert Laffont, 2008.

¹ <http://www.iacsr.com/iacsr/Home.html>

13 Comme l'affirme Scott ATRAN, op. cit.

14 Christopher HITCHENS, *Dieu n'est pas grand : Comment la religion empoisonne tout*, Paris, Belfond, 2007

15 Cf. Lionel OBADIA, *l'anthropologie des religions*, Paris : La découverte, 2007.

16 Nous n'avons jamais été modernes. *Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte, 1991.

17 Lionel OBADIA, « Nouvelles » approches du croire. Entre pragmatisme et cognitivismes, quelle alternative pour la sociologie et l'anthropologie ? (à paraître 2012), in, AUBIN Emma, LAMINE Anne-Sophie, LUCA Nathalie (dir), *Croire en actes. Distance, intensité ou excès ?*, coll. Religions en questions, L'Harmattan, Paris.



Michel CUSIN :

*Pour l'enseignement d'une éthique du sujet divisé
alors qu'elle n'est pas une discipline scientifique*

C'est à Michel CUSIN que nous devons l'enseignement et la recherche en éthique à Lyon 2. Au début des années 1990, en appui sur son immense culture et en charge d'importantes fonctions universitaires, il voulait soutenir une fonction de l'université qui lui tenait particulièrement à cœur, la fonction « méta ». Avec l'humour qu'il maniait avec intelligence, il répétait que « l'animal universitaire » (l'étudiant), doué de langage et de parole, n'était pas venu à la fac seulement pour acquérir un savoir et des techniques, mais aussi pour le critiquer, le mettre en perspective, ce qui supposait de permettre aux étudiants de s'interroger autant sur leur rapport au savoir qu'à leur fonction sociale, perspective que les enseignants-chercheurs avaient la responsabilité de maintenir ouverte. D'où l'idée d'un enseignement d'éthique ouvert à tous et proposé à un moment des cursus où la grande majorité des étudiants est confrontée à l'écart fécond entre théorie et pratique, notamment sur les lieux de stage. Entrer dans la démarche éthique suppose en effet de ne pas se débarrasser trop vite de l'embarras qui amène chacun de nous à se poser la question « que faire ? », par la soumission à l'autorité d'un maître qu'il soit externe ou interne.

L'éthique n'est pas une matière, ne relève pas d'une discipline scientifique répertoriée, et pourtant elle s'enseigne, tel était le pari de Michel CUSIN.

Pour lui en effet, ce n'est pas l'éthique comme telle qui s'enseigne, mais la démarche qui y conduit, d'où la proposition d'un enseignement transversal en triptyque nouant en les entrecroisant les principaux discours qui tentent de rendre compte du rapport du sujet à son acte : le droit, la psychanalyse, les sciences du langage, particulièrement la sémiotique littéraire, sans oublier la philosophie. C'était aussi pour lui une manière d'impliquer institutionnellement trois composantes de notre université, car l'éthique à un niveau collectif passe par l'institution.

Michel CUSIN était un précurseur de la transversalité féconde à condition qu'elle soit rigoureuse, c'est-à-dire articulée, transversalité obligatoire en matière de réflexion éthique, car aucun des discours ne peut rendre compte à lui tout seul de la totalité de l'acte humain et de ses conséquences alors même que chacun, y compris parfois le discours psychanalytique dans certaines de ses dérives, est tenté de le prétendre en devenant totalitaire ; les discours sont nécessaires, mais pas suffisants. La somme des parties ne fait pas un tout. Et s'il ne nous reste que la parole qui suppose écoute, interprétation et discernement, elle n'arrange rien, car nous n'en avons pas la maîtrise et elle nous déplace, d'où la référence au discours psychanalytique, non pas pour supprimer l'embarras, mais plutôt pour éclairer un peu plus les zones d'ombre de ce qui nous fait agir, en quelque sorte d'en être un peu moins dupe. Inter-

rogeant le rapport du corps et de la parole, l'éthique est une démarche rationnelle obligée de prendre en compte ce qui lui échappe en permanence, ce sur quoi elle bute et que FREUD appelait « le roc de la castration » ou LACAN « la jouissance ». Telles étaient les lignes de force du cours de Michel CUSIN, ce qu'il s'efforçait de transmettre, ce dont le présent texte témoigne.

J'avais rencontré en effet Michel CUSIN à plusieurs reprises lors de séminaires et de manifestations scientifiques et culturelles rassemblant des universitaires de toutes disciplines et des praticiens, notamment des psychanalystes lisant FREUD avec LACAN, notamment au moment où celui-ci commentait certaines œuvres de JOYCE, avec l'aide de spécialistes de littérature anglaise dont Michel CUSIN était. C'est ainsi que j'ai répondu, avec d'autres, à son invitation à participer à son équipe lorsque l'enseignement « d'éthique, droit et discours psychanalytique » a été créé et accueilli en psychologie, Louis PANIER assurant le TD de sémiotique et Maurice GAILLARD celui de droit. Puis, j'ai été chargé de pérenniser et de développer l'enseignement et la recherche en éthique dans le domaine des Sciences humaines et sociales, ce qui supposait des rapports avec les autres domaines concernés par l'éthique, notamment la médecine.

La transmission implique une dette symbolique qui ne se règle qu'en transmettant à notre tour, c'est pourquoi j'ai proposé à Canal Psy de rendre à nouveau disponible ce texte fondateur de Michel CUSIN qui était paru dans un numéro sur l'éthique rapidement épuisé (numéro 7). Ce texte sert encore aujourd'hui de référence commune aussi bien pour les étudiants que pour les enseignants qui travaillent dans cet enseignement. L'éthique est de nos jours à la mode et peut devenir très vite un grand fourre-tout habillant de bonnes intentions les pratiques les plus discutables. Le texte de Michel CUSIN a le mérite de poser les fondements d'une éthique en sciences humaines et sociales avec clarté et rigueur. Il ne semblait que le meilleur hommage que nous puissions rendre à Michel CUSIN était de le mettre à la portée de tous pour que chacun puisse trouver matière à réflexion sur son acte, en son nom, mais aussi avec d'autres.

Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT
Maître de conférences en psychologie,
HDR Responsable des enseignements
d'éthique et de déontologie

L'éthique en question

Michel CUSIN



Depuis toujours, la double question formulée au XVIII^{ème} siècle par le philosophe de Königsberg : « Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ? », hante l'homo sapiens.

À la différence des autres espèces animales, son éthos n'est pas régi par l'instinct et son désir outrepassé sans cesse les bornes de ses besoins. Au fil des âges, les civilisations diverses ont tenté de fournir des réponses pour baliser le comportement des humains et rassurer leurs angoisses, sans jamais y parvenir totalement. Les progrès de la science et des techniques ont redonné une force accrue à la question kantienne au XX^{ème} siècle, plus particulièrement dans le domaine de ce qu'on appelle improprement la bio-éthique, puisqu'elle n'inclut ni le comportement des végétaux, ni les moeurs des amibes ou des virus, mais exclusivement l'action de celui que LACAN appelait le *par-lêtre*. Pour l'homme qui parle, en effet, la question « Que dois-je faire ? » ne se pose pas seulement dans la relation soignante, mais elle se pose avec acuité et constance dans la relation de l'individu au groupe social. Imagine-t-on une abeille qui, ayant perçu le message donné par une ouvrière à propos d'un champ de fleurs dont elle signale la distance et l'orientation, se poserait la question de savoir ce qu'elle doit faire ? Pour compliquer encore les choses, le savoir apporté à l'homme par la société, qui s'essaie à dire ce qu'il convient de faire et de ne pas faire, ne règle pas pour autant la question de l'acte des humains. Est-ce à dire que le *faire* humain échappe à toute règle et qu'il n'est pas possible d'en rendre compte ? Certes pas, puisque précisément, toute société et toute institution demande des comptes à ses membres ou à ses adhérents. Pour tout homme donc, la question éthique se pose dans un cadre social, lequel devrait introduire une démarche rationnelle conduisant à un acte qui, lui, met toujours en jeu la parole et, on le sait depuis FREUD, son intrication avec les pulsions. Enseigner l'éthique consistera à éclairer la démarche, à restreindre l'espace obscur d'un acte qui, *in fine*, échappe à toute rationalisation.

Tous les discours, mais certains plus que d'autres, ont partie liée avec la démarche éthique. Le discours juridique d'abord, qui, en protégeant les sujets de droit, limite l'espace du faire humain, interdisant l'usage de la violence pour permettre l'inter-dit de la parole. Mais également les idéologies et les morales qui s'efforcent de donner la cohésion aux groupes en leur faisant partager des valeurs communes, de même que les cultures qui, implicitement, règlent les us et coutumes, sans oublier les déontologies

qui, pour chaque profession, définissent les droits et les devoirs qui lui sont propres. Il est vrai que chacun de ses discours, suivant les époques, a voulu régenter l'acte humain de façon totalitaire, prétendant ainsi en finir avec l'angoisse et la culpabilité liées à l'acte éthique et faire taire la question même du sujet. Aucun de ses discours, à lui seul, ne peut assumer ni résumer la démarche éthique, mais chacun joue un rôle qu'aucun psychologue ne peut impunément ignorer.

Comment articuler ces discours multiples qui cherchent à mettre en cage un réel inquiétant sans jamais y parvenir ? Une réponse, parmi d'autres, peut être apportée par la psychanalyse. Non point que celle-ci prétende répondre à la question au point de la rendre inutile, même si LACAN a pu dire « Ne demande que faire que celui dont le désir s'éteint »¹. Mais les lumières apportées par FREUD sur le fonctionnement de cette nuit qui nous habite et nous agite, ainsi que sur l'irréductibilité du sujet humain à son ego et aux discours qui le désignent peuvent éclairer les prétentions des discours, pointer à la fois leurs limites et leur nécessité. En particulier, la psychanalyse permet d'articuler l'universalité de la loi et la singularité de chaque sujet dans l'irréductibilité de son histoire et, pour partie, de son symptôme. On peut se demander pourquoi la métapsychologie freudienne ne revendiquerait pas, dans ce champ de l'éthique, la fonction de méta - discours, tout comme la linguistique l'a revendiqué, à juste titre, dans d'autres domaines ?

En effet, que l'on soit freudien ou non, il est difficile de ne pas percevoir que la difficulté des relations intersubjectives est constitutive de leur richesse, que le malaise dans la civilisation est constitutif de la civilisation même et que l'acte éthique, par delà la démarche rationnelle qui doit être la nôtre, met en jeu une part de nous-mêmes qui nous échappe. Notre responsabilité de sujet, c'est précisément de devoir faire avec, dans les deux sens de l'expression : de nous en accommoder, certes, mais pour la mettre au travail. *Wo es war, soll ich werden*, disait FREUD, « Là où ça était, là dois-je advenir »². Tâche éthique impossible, mais nécessaire, tout comme l'assèchement du Zuyderzee.

Texte publié dans le numéro 7 de Canal Psy

1 LACAN J., *Télévision*, Paris, 1974, p. 65.

2 Traduit de façon erronée par « Le moi doit déloger le ça » in FREUD S., « Les diverses instances de la personnalité psychique », *Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, Idées, Gallimard, Paris,

Hommage : Michel CUSIN (1933-2010)

Michel CUSIN, Président de l'Université Lumière Lyon 2 de 1986 à 1991, nous a quittés le 13 octobre.

L'ancrage et l'utopie... Le rétablissement des *rentrées solennelles* bannies depuis 68 et l'appel à toutes les innovations au nom d'une révolution nécessaire et continue (« Tout sauf des réformes ! », disait-il), c'était lui.

Le choix d'un nom patrimonial et flamboyant pour l'université, c'était lui. Lyon 2 enfin affranchie de l'hostilité des institutions lyonnaises et consulaires alors même qu'il ne cessait de placer l'Université sous le signe de la fronde, c'était encore lui.

On n'en finirait pas d'énumérer les paradoxes tumultueux, mais toujours assumés, de celui dont le mandat a dynamisé, refondé et unifié la communauté universitaire comme on imagine peu qu'elle ait pu l'être : « Tous unis vers Cythère ! » lançait comme programme, à peine élu, ce Président atypique qui ne reculait devant aucune mise en jeu des mots dans ses discours toujours très attendus.

Il tenait beaucoup à rappeler que sa fonction était élective – *primus inter pares* – et que les droits qu'il en tirait s'accompagnaient d'un devoir d'attention, de respect et de grande confiance dans chacun des membres de l'institution, quels que soient sa place et son rang. Diriger ne l'intéressait guère, et rien ne me semble plus opposé à la conception exigeante et hautement symbolique qu'il avait d'une présidence d'université que le modèle entrepreneurial vanté par nos tutelles d'aujourd'hui. Attaché à tenir les deux bouts de la gestion et de la contestation, de la loi et du désir, il concevait plutôt son rôle comme celui d'un impulsor : veillant à provoquer le bouillonnement des idées, à encourager les propositions, à soutenir les initiatives. Sa passion était contagieuse et il en tirait auprès de chacun une autorité à la fois impressionnante et familière. Comment dire ?... Je crois que nous étions tous fiers de l'université qu'il nous apprenait à faire vivre.

Musicien amateur de poèmes et fêru d'histoire, admirable lecteur de LACAN, Michel CUSIN n'a jamais séparé l'exigence intellectuelle d'un fort engagement dans la vie culturelle : de la Villa Gillet au Centre culturel de rencontre d'Ambronay, de la Cause freudienne aux associations de sa Savoie natale, les hommages ne se comptent plus des institutions auprès desquelles son talent a été un apport décisif. C'est que cet homme de la parole et de la conviction a su y susciter la même écoute, la même admiration, le même désir d'apprendre qu'au fil de ses cours et de ses séminaires, des années durant. Il avait choisi d'enseigner – et il fut avant tout ce professeur éblouissant qui savait rendre simple ce qui paraissait compliqué, riche ce qui semblait banal, et qui montrait un art éprouvé d'éveiller (à) l'intelligence.

L'avoir croisé sur son chemin fut pour plus d'un – je peux en témoigner – une rencontre capitale. Il faudra dire ailleurs l'ami qu'il était, ses emportements et sa délicatesse, sa générosité, l'affrontement courageux d'une santé toujours difficile, le bonheur de ses éclats de rire... Au moment de l'hommage institutionnel, je veux simplement dire au revoir, avec infiniment de tristesse, à un collègue d'une élégance intellectuelle, morale et professionnelle rare, et qui fut un grand, un très grand Président d'Université.

Bruno GELAS

Vice-Président de Michel CUSIN (1986-1991)

Ancien président de Lyon 2 (1996-2001)

Représentation de la sagesse (1635) : « Sapiens Dominabitur Astris ».

Traduction libre du texte : « Qui acquiert la sagesse sera maître des astres. ».

Wisdom Emblem, from: George WITHER, "A Collection of Emblemes Anciente and Moderne", London (1635)





Historiens de l'art psycho-tropés : convergences et conflits entre histoire(s) de l'art et psychologie(s)

Cyrille BRET

Dans un article demeuré célèbre l'historien de l'art Heinrich WÖLFFLIN débuta par cette phrase : « À la question de savoir s'il pouvait constater, chez la femme de la gravure de DÜRER appelée *Mélancolie*, des symptômes d'une maladie psychique déterminée, un psychiatre célèbre, dont l'œil est tout particulièrement exercé pour reconnaître l'aspect extérieur des maladies, m'a répondu par un « non » pur et simple.¹ »

Prenant prétexte de cette anecdote liminaire, WÖLFFLIN s'efforça de démontrer dans la suite son étude que la représentation de DÜRER se référait à des considérations nosographiques et à des idées qu'il identifia comme étant celles de l'humaniste Marsile FISCIN, et que dès lors, cette *mélancolie* avait davantage à voir avec la très complexe théorie des humeurs (*l'atra bilis*, en l'occurrence) qu'avec des typologies cliniques contemporaines. Cet épisode a souvent été invoqué par les historiens de l'art cherchant à congédier les analyses psychologiques coupées de toute historicisation de leurs concepts – et ce faisant à critiquer les velléités d'analyse des œuvres d'art venant des acteurs de la psychologie au sens large –, mais a aussi servi de mise en garde méthodologique vis-à-vis des pièges que recouvre le dialogue entre histoire de l'art et psychologie, qu'il s'agisse des travers inhérents aux psychologisations réductrices comme aux usages naïfs d'outils d'analyse psychologique par des historiens. Enfin, rappelons qu'à l'époque où WÖLFFLIN rédige ses lignes, Aby WARBURG, cette autre figure tutélaire de l'histoire de l'art dont le projet d'une iconologie refondée et étendue aux confins du visuel s'est révélé par la suite capital, a entretenu des rapports plutôt curatifs qu'intellectuels avec la psychologie, suite à sa crise de psychose survenue en 1918, nécessitant son internement à la clinique Bellevue alors dirigée par le psychiatre Ludwig BINSWANGER. De prime abord donc, le dialogue entre les deux disciplines paraissait assez mal engagé. Si l'on porte un regard rétrospectif sur son histoire, notre discipline s'est constituée comme un espace d'investigation appartenant au champ des sciences humaines et sociales, prenant pour objet d'étude un ensemble d'artefacts extrêmement variés (plus généralement appelés *œuvres d'art*), ramenés dans leur contexte historique et culturel d'émergence ainsi que dans la trame d'interactions et de processus sociaux dont ils sont le résultat et le signe. Roland RECHT, professeur au Collège de France

a souligné² que le travail de l'histoire de l'art reposait sur une double détermination, celle de l'histoire et de ces méthodes d'une part, ainsi qu'une autre le rapprochant de la tradition herméneutique. En d'autres termes, l'histoire de l'art gravite autour du noyau des sciences sociales (anthropologie, sociologie, histoire) avec lesquelles elle partage un positionnement épistémologique de type empirique, ce qui suppose (en paraphrasant le sociologue Jean-Claude PASSERON³) que les historiens de l'art produisent des assertions dont le régime de vérité est garanti par l'observation du monde empirique⁴ qui gouverne dès lors le mode d'administration de la preuve. Par ailleurs, l'histoire de l'art participe traditionnellement des humanités littéraires, puisque les historiens de l'art ont pour principal objectif de forger des interprétations à propos d'œuvres d'art, d'objets ou d'édifices tout en ne dérogeant pas à l'historicité qui fonde leur sens. De plus, pour ce qui relève de l'organisation de la recherche et de l'enseignement, l'histoire de l'art est subdivisée en différentes ères historiques⁵, elles-mêmes subdivisées en spécialisations plus fines en fonction de périodes et de foyers culturels plus resserrés⁶, ou d'objets particuliers de l'enquête historique⁷. Enfin, le champ académique de l'histoire de l'art est évidemment un lieu de

2 Cf. notamment, Roland RECHT, *L'Objet de l'histoire de l'art* (Leçon inaugurale au Collège de France), Paris, Fayard-Collège de France, 2003, ainsi que le plus discutable *À quoi sert l'histoire de l'art ?*, Paris, Textuel, 2007.

3 Voir Jean-Claude PASSERON, *Le Raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel, 2006, (1991), notamment les pp.613-624, dont le paragraphe qui suit est librement inspiré. L'emploi de la formulation « régime de vérité garanti » est évidemment une référence appuyée de ma part aux théories pragmatistes de John DEWEY.

4 Parmi ces éléments empiriques, citons en vrac l'établissement des sources écrites, matérielles, orales, le dépouillement d'archives, le travail sur des collections, les descriptions sémio-matérielles diverses, les enquêtes de terrain, l'établissement de chronologies, le déploiement des multiples dimensions factuelles d'un contexte, d'une situation, etc.

5 Il s'agit des époques préhistorique, protohistorique, antique, médiévale, moderne et contemporaine, à quoi il convient d'ajouter la problématique spécifique du temps présent ainsi que tous les champs d'étude extra-européens.

6 Par exemple, « la sculpture en France sous le Second Empire ».

7 Architecture, peinture et sculpture, pour reprendre tout d'abord la tripartition des beaux-arts, mais aussi mobilier, objets, arts décoratifs, design, arts graphiques, installation, performance, environnement, sans compter toutes les questions relatives aux théories esthétiques, à la conception, à la commande, à la diffusion, à la transmission, à la réception et à l'expérience des discours sur l'art comme des artefacts artistiques ou envisagés comme tels.

1 Repris dans Heinrich WÖLFFLIN, *Réflexions sur l'histoire de l'art*, Flammarion, coll. Champs arts, Paris, 2008, pp.132-142 (1923). La gravure de Dürer en question est intitulée *Mélancolia I* (1514, Rome, Institut des arts graphiques).

bricolage⁸ conceptuel permanent, conséquence des divers phénomènes d'acculturation scientifique liés à la vie sociale des idées, et se structure au gré des oppositions théoriques et méthodologiques toujours en évolution⁹, ce dont témoignent la recherche historiographique et les différents débats qui rythment la vie de ce champ scientifique et de ses acteurs.

Une fois passées ces quelques remarques éclairant la démarche générale de l'histoire de l'art, revenons au sujet de cet article, soit la manière dont les historiens de l'art ont envisagé et envisagent la psychologie, en nous penchant sur les enjeux inhérents aux différentes formes et possibilités de rapports entre histoire de l'art et psychologie : le caractère auxiliaire de la psychologie dans l'histoire de l'art, l'éventuelle complémentarité des deux approches, certains airs de famille, voire leurs conflits. J'ai choisi de concentrer mon propos sur le siècle passé, puisque c'est durant celui-ci que le dialogue a été le plus fécond du fait de l'autonomie relative des deux disciplines au sortir du XIX^{ème} siècle, sans pour autant chercher à rédiger une histoire croisée de celles-ci. Pour ces différentes raisons, j'ai tenu à interroger ces relations à travers trois angles recoupant trois domaines d'étude communs aux deux disciplines, à savoir les questions d'interprétation, de forme et d'expérience, tout en couvrant plusieurs sous-ensembles du champ de la psychologie : la psychologie sociale, la psychanalyse et les sciences cognitives au sens large.

Sous l'angle de l'interprétation, l'impulsion freudienne

Regardons le tableau de Max ERNST reproduit en fin d'article et intitulé *Cedipus Rex*. Réalisé en 1922, soit deux ans avant la publication du Manifeste du Surréalisme par André BRETON avec lequel il est en contact, il augure de ce que pourrait être le pendant pictural de la poétique surréaliste, revisitant en les associant les répertoires iconographiques propres au bestiaire fantastique et ésotérique de Jérôme BOSCH et à la « peinture métaphysique » de Giorgio DE CHIRICO. Déconstruction du réalisme académique, effets d'occultation, dé-mesure (métonymie visuelle de l'*hybris*) et hétérogénéité des échelles, procédés de décontextualisation et de réification visuelle sont autant d'éléments qui renforcent la sémiotique de l'image surréaliste entièrement gouvernée par le règne de l'analogie¹⁰. Convergent donc exemplairement dans ce tableau, une « esth-éthique » caractérisée par un projet de refondation d'une pensée et de comportements sociaux dégagés de l'aliénation bourgeoise comme de la tradition rationaliste¹¹ dont les surréalistes vont faire le procès permanent, mais aussi le mythe grec d'Œdipe revisité par Sophocle et devenu l'une des pierres angulaires de la psychanalyse freudienne, et qui leur tient lieu d'adjuvant dans cette mise en accusation. Véritable théâtre intérieur dans lequel le nœud que je viens d'évoquer est inextricablement tissé, l'œuvre articule

8 Au sens où l'emploie LÉVI-STRAUSS.

9 Par exemple entre les tenants de différents programmes plus ou moins homogènes, qu'il s'agisse de l'histoire sociale de l'art ou d'une approche plus formaliste, de démarches monographiques ou couvrant de larges perspectives, d'attentions portées sur les aspects pragmatistes ou symboliques, etc.

10 La recherche des rapports fortuits mais « objectivés », comme se plaisait à le répéter BRETON dans un style très hégélien.

11 Les surréalistes ayant survécu à la Première guerre mondiale, reprochent notamment aux chantres de la tradition rationaliste de l'avoir transformée en idéologie belliciste (contre la tradition de l'idéalisme allemand). André BRETON va jusqu'à proclamer que rien n'est plus haïssable que le mot « donc ».

différents éléments symboliques, parmi lesquels on peut repérer les métaphores visuelles du *transpercement*, de l'*enfermement*, de l'*entrave* ou du *couple*, participant d'une abolition tapageuse de la distance entre le rêve et l'expérience vécue. Mais le principal intérêt de cette toile pour notre propos tient au fait qu'elle propose un contrat interprétatif d'un genre relativement explicite : l'œuvre suscite la projection, voire le transfert, et se présente comme un espace mental configuré en un conflit psychique énigmatique (l'énoncé « Œdipus rex » désigne moins le sujet du tableau que le signe de cette convocation analytique). Cette œuvre appelle donc une interprétation double, au croisement de deux regards informés, par l'histoire de l'art et par la psychologie de son époque, l'une et l'autre de ses démarches étant héritières d'une longue et commune tradition herméneutique dans laquelle l'analogie et les tropes jouent un rôle primordial, ce que toute étude de ce tableau ne peut manquer de relever.

FREUD s'est lui-même à plusieurs reprises lancé dans des analyses d'œuvres d'art avec plus ou moins de bonheur, déclarant :

« J'ai souvent remarqué que le fond d'une œuvre d'art m'attirait plus que ses qualités de forme ou de technique [...]. Toutefois, à mon sens, ce qui nous empoigne si violemment ne peut être que l'intention de l'artiste, autant du moins qu'il aura réussi à l'exprimer dans son œuvre et à nous la faire saisir.¹² »

Quoique ramenée dans son contexte, la trop grande dichotomie qui s'y lit entre le sujet et la manière ainsi que l'idée de réduire l'interprétation à un face à face entre un artiste et un regardeur, ou de n'envisager l'œuvre que comme un véhicule d'accès à la psyché de l'artiste n'ont pas permis à FREUD de développer des vues incontestables sur l'art, comme en témoigne la mise au point de l'historien de l'art Meyer SCHAPIRO à propos des analyses de Freud sur Léonard DE VINCI¹³, bienveillante quant à la démarche psychanalytique, mais sévère vis-à-vis de son application à des œuvres d'art (SCHAPIRO reproche notamment à FREUD d'avoir une vision univoque et non critique des sources sur lesquelles il fonde son approche). Cependant, durant les quelques décennies où le référentiel psychanalytique a nettement irrigué et dominé l'ensemble des sciences humaines et sociales (entre 1930 et 1970), de nombreux historiens de l'art se sont ingéniés à transférer l'outillage du paradigme psychanalytique non pas seulement aux fins d'une exégèse de la pensée et des tournures psychiques de l'artiste, mais aussi pour tenter de rendre les œuvres à une intelligibilité que les outils d'une herméneutique trop formelle ne permettaient pas de faire ressortir. L'un des piliers de cette démarche, Ernst KRIS, fut un disciple de FREUD, mais aussi l'un des camarades de l'historien de l'art Ernst GOMBRICH à l'Université de Vienne, l'un des principaux tenants d'une psychologie de l'art. KRIS était donc tout à la fois historien de l'art et psychanalyste, et on lui doit notamment des chapitres¹⁴ très importants sur la caricature (co-écrit avec GOMBRICH) ou un tableau clinique des mécanismes psychologiques de l'inspiration qui ont permis de sortir en partie de la tradition magico-religieuse

12 Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, Paris, 1980, pp.9-10 (1952).

13 Voir Meyer SCHAPIRO, *Style, artiste et société*, Gallimard, Paris, 1999 (recueil d'articles traduits en français et paru pour la première fois en 1982), particulièrement les chapitres « Léonard et FREUD : une étude d'histoire de l'art », pp.93-138, et « Deux méprises de Léonard DE VINCI suivies d'une erreur de FREUD », pp.139-146.

14 Cf. Ernst KRIS, *Psychanalyse de l'art*, Paris, PUF, 1978 (International Universities Press, Inc., 1952).

dans laquelle cette notion était confinée. À l'heure actuelle, l'un des derniers grands représentants de cette tradition est sans conteste Georges DIDI-HUBERMAN¹⁵, qui articule une herméneutique de l'image extrêmement sophistiquée dans laquelle la psychanalyse prend bonne part. Il n'en demeure pas moins que ce type d'approche est actuellement en net recul¹⁶, étant donné qu'un nombre croissant d'historiens se tourne désormais vers les sciences de la cognition, tandis que le degré de familiarité avec les théories psychanalytiques a considérablement baissé depuis une vingtaine d'années, à tel point qu'une forme d'incompréhension plus ou moins grande s'est installée entre la génération d'historiens de l'art rompus à la lecture de FREUD, de LACAN, et aux usages d'une sémiologie de type structural et la génération à laquelle j'appartiens, plus prompte à se tourner du côté des approches pragmatistes et cognitives¹⁷.

Enfin, en plus d'une attention très grande aux dispositifs figuratifs et aux mécanismes de l'analogie, l'autre point commun qui sous-tend les stratégies herméneutiques respectives de la psychologie (notamment la psychanalyse) et de l'histoire de l'art n'est autre que le paradigme biographique, héritage de la tradition de la pensée européenne moderne faisant de l'artiste une figure du sujet transcendantal humaniste. Ainsi, depuis VASARI et ses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* (1550 et 1558), l'histoire de l'art s'est sédimentée autour d'une conception particulière de l'œuvre d'art (visualité, objet, unicité) et autour d'une enquête largement tournée sur le modèle biographique, comme le prouvent l'importance des études monographiques au sein de la discipline¹⁸, ainsi que l'établissement de typicités subjectives que recouvrent en partie les notions de « style », de « manière », ou de « trajectoire artistique » couramment employées par les historiens de l'art. Cependant, en plus de la relative disjonction d'avec la psychanalyse, l'histoire de l'art tend désormais à se détourner des études strictement monographiques, pour des raisons qui tiennent essentiellement aux profondes mutations du champ artistique comme des sociétés contemporaines depuis une cinquantaine d'années.

Les formes de la forme : entre morphologie et vie sociale

Au tournant du XX^{ème} siècle, les typologies formelles et les méthodes élaborées par les historiens de l'art afin de décrire, classer et penser les artefacts esthétiques ne sont pas tant éloignés des modes de classification cliniciens, ainsi que la démontre l'historien Carlo GINZBURG¹⁹, dans le sillage de qu'on appelle le *connoisseurship* en histoire

de l'art, sorte de méthode d'attribution²⁰ reposant sur une connaissance de la généalogie des variations sémio-matérielles, même épiphénoménales, en prêtant autant d'attention aux éléments les plus remarquables qu'à ceux les plus enclins à n'être pas remarqués, selon le registre symptomal du diagnostic. Cette voie est à l'origine d'une approche plus intensément morphologique que discursive²¹, qui ne rechigne pas à recourir à des connaissances informées par les théories gestaltistes ou la description de mécanismes psycho-physiologiques dans le cadre d'une psychologie des formes artistiques²², ainsi que tenta exemplairement de le faire GOMBRICH tout au long de sa carrière.

D'autre part, pour en revenir aux tentatives initiales de FREUD citées plus haut, et contrairement à ce qu'on a coutume d'entendre à leur propos, les œuvres d'art ne se résument pas à un face à face entre une auteur·rice artistique et une réception visuelle, et ne sont donc pas solubles dans ce type de partition sociale binaire. Le sociologue Howard S. BECKER a démontré²³ que ce que l'on nomme une œuvre d'art est le résultat d'un processus d'interaction collectif complexe suivant les conventions structurant un réseau de coopération qu'il nomme « monde de l'art », dans lequel l'artiste occupe une place, certes importante, mais pas exclusive, ce que de nombreuses études historiques ont corroboré depuis fort longtemps en s'intéressant à la manière dont certains de ces mondes fonctionnent²⁴. Cette hypothèse n'a pas invalidé la démarche biographique qui fonde l'histoire de l'art, puisque Aby WARBURG lui-même évoquait son projet d'une iconologie comme une tentative d'établir la « biographie des symboles », c'est-à-dire la manière dont transitent et se transmettent (ou non) des formes symboliques²⁵ (formes, sujets iconographiques ou motifs visuels) prises dans des flux d'interaction engendrant transformations et transvaluations. Il est tout à fait net que cette extension de la biographie de l'individu vers la forme requiert d'envisager les objets comme des sujets dont on peut décrire la vie sociale²⁶.

Dans un autre registre, la fameuse description de la perspective à la Renaissance comme une « forme symbolique²⁷ » par Erwin PANOFSKY relève certes d'un type de généralisation rationaliste, mais dont les fondements se trouvent moins dans une histoire holistique que dans l'étude de formes profondément individuées.

Plus près de nous, les recherches initiées par Dan SPERBER au titre d'une anthropologie de la cognition²⁸ l'ont amené à

15 Georges DIDI-HUBERMAN creuse cette voie depuis son célèbre essai *Devant l'image*, Paris, 1990.

16 Je parle bien évidemment du point de vue de l'histoire de l'art, mais je sais que des approches psychanalytiques-centrées aussi différentes que celles de Serge TISSERON, Handler SPITZ ou Bernard GAGNEBIN se sont développées avec force jusqu'à la fin des années 1990, sans pour autant trouver d'écho significatif chez les historiens.

17 Les tentatives d'associer neurosciences et psychanalyse sont à ce jour encore mal connues des historiens de l'art.

18 En se détournant progressivement de l'aspect hagiographique propre à VASARI.

19 Carlo GINZBURG, chapitre « Traces », in *Mythes, emblèmes, trace. Morphologie et histoire*, Paris, Verdier poche, 2010 (1986), p. 218-294. Fondateur de la microstoria aux partis pris indiciaires et biographiques nettement marqués, GINZBURG n'hésite pas à parler des travaux de Warburg comme relevant d'une « psychologie historique de l'expression humaine » (p. 63).

20 Identifier l'auteur d'une œuvre et discriminer la copie de l'original constitue le cœur de cette méthode.

21 L'œuvre y est envisagée comme un langage non linguistique.

22 Notamment en Allemagne, grâce aux travaux des psychologues Max WERTHEIMER, Wolfgang KÖHLER ou Kurt KOFFKA.

23 Howard S. BECKER, *Les Mondes de l'art*, Champs Flammarion, Paris, 2006 (The University of California Press, 1982).

24 Pour une étude approfondie des processus de la commande et du marché de l'art Michael Baxandall, *L'œil du Quattrocento*, Gallimard, Paris, 1985 (1972). Voir notamment les passages concernant la complexité des processus psychologiques relatifs aux savoirs importés dans l'iconographie de l'Annonciation (ce dont la colonne est le signe), pp.51-57.

25 Au sens où l'entend Ernst CASSIRER.

26 J'emprunte cette périphrase au titre d'un célèbre ouvrage d'anthropologie, dont le projet pourrait être dérivé de Warburg : Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things*, Cambridge University Press, Cambridge, 1980.

27 Erwin PANOFSKY (1927), *La Perspective comme forme symbolique*, Minuit, Paris, 1975.

28 Dan SPERBER, *La Contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*, Odile Jacob, Paris, 1996.

décrire le processus de l'influence en construisant l'image d'une épidémiologie des représentations avantageuse pour l'histoire de l'art, notamment lorsqu'il déclare, à propos des cas de transmission culturelle :

« La ressemblance entre objets culturels s'explique par le fait que les transformations tendent à être orientées vers des possibilités d'« attracteur » dans l'espace logique des possibilités. [...] Dire qu'il y a un attracteur, ce n'est donc pas donner une explication causale ; c'est jeter une certaine lumière sur ce qui doit être expliqué causalement, à savoir une distribution d'objets et l'évolution de cette distribution [...]. (*Ibid.*, p.151) »

Par ailleurs, si la sociologie en général et plus particulièrement la sociologie de l'art constitue désormais un domaine parfaitement bien identifié et un auxiliaire régulier de l'histoire de l'art, notamment en France à la suite des travaux de Pierre BOURDIEU ou de Nathalie HEINICH, il n'en va malheureusement pas de même avec la psychologie sociale, dont les historiens de l'art pourraient pourtant tirer un plus ample profit. Ainsi, il manque encore à l'historiographie des avant-gardes une étude conséquente liée à la théorie et aux dynamiques des groupes en psychologie sociale, ce qui pourrait engendrer un renouvellement des interprétations couramment admises à ce sujet.

Comportements esthétiques et expériences de l'art

Côté psychanalyse, un dialogue fécond s'est noué autour de la notion de « sublimation ». La mobilisation par Jackson POLLOCK d'un tréfonds pulsionnel lors de la réalisation de ses *drippings* picturaux²⁹, mérite d'être abordé comme un processus de dérivation de pulsions à des fins esthétiques. D'autres gestes peu ou prou destructeurs dans l'histoire de l'art du XX^{ème} siècle ont pu être envisagés sous cet angle, et les mécanismes de la sublimation ont été d'un grand secours pour évoquer les conflits psychiques rencontrés par certains artistes, comme les dessins de guerre réalisés par Otto DIX, ou les actions matérielles des actionnistes viennois³⁰ dont le simulacre ritualisé, offert symboliquement, une forme de catharsis collective à l'Autriche des années 1960, qui s'était reconstruite sur le refoulement de sa période nationale-socialiste. On peut encore évoquer, à mi-chemin des dynamiques de la résilience et de la sublimation, le récit légendaire du trauma de Joseph BEUYS suite au crash de son Stuka, et sa singulière renaissance : l'historien de l'art américain Benjamin H. D. BUCHLOH a émis l'hypothèse selon laquelle l'artiste tentait de s'accommoder avec la réalité, voire d'échapper à son passé nazi³¹. Cependant, il est un domaine relativement récent, à pro-

29 Rejetant la peinture de chevalet, ce dernier projetait littéralement des coulées de peintures sur la toile étendue au sol.

30 Notamment Otto MUEHL.

31 Benjamin H. D. BUCHLOH, « The Twilight of an Idol », in *Artforum*, vol. 5, n°18, 1980, pp.35-43.

pos duquel les liens entre histoire de l'art et psychologie ont pris un tour relativement nouveau. En effet, depuis les années 1960, des œuvres aux qualités environnementales (au sens psycho-physique) ont vu le jour dans le sillage des happenings d'Allan KAPROW et des pratiques musicales de John CAGE, aux États-Unis, ainsi que dans le sillage des installations optico-sensorielles développées en Europe par des artistes tels que Gianni COLOMBO³². Certes, les mécanismes de la perception ont toujours intéressé au plus haut point les artistes, et à leur suite les historiens de l'art, qui se sont successivement penchés sur les théories de GOETHE, puis de CHEVREUL, etc., et ce jusqu'à épouser pour une large part d'entre eux le point de vue constructiviste (la réalité ne nous est pas donnée, nous la construisons à travers notre expérience du monde). C'est ce parti que choisit de suivre GOMBRICH dans son analyse du « sens de l'ordre » à propos des arts décoratifs, ou encore lorsqu'il affirme : « Si nous disciplinons et observons nos propres impressions, nous ne manquons pas de nous rendre compte que ce que nous appelons notre vision est sans cesse coloré et façonné par nos connaissances ou par ce que nous croyons voir.³³ »

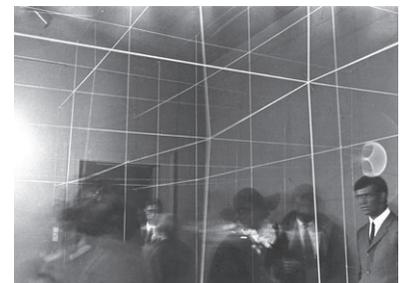
Cependant, face aux environnements sensoriels que sont les brouillards colorés immersifs de l'artiste Ann-Veronica JANSENS³⁴, les historiens de l'art contemporain se sont d'abord trouvés relativement démunis. Ni les études mêlant l'approche psycho-physiologique de la vision dans le cadre des recherches formalistes sur l'art optico-géométrique, ni les outils classiques de l'iconologie ou de l'herméneutique discursive n'étaient plus d'aucun secours. Alors que les historiens de l'art s'étaient plutôt concentrés sur la psychologie de la création et les mécanismes de la vision, la focalisation sur l'expérience artistique revient à mettre en jeu l'ensemble du corps en mouvement. Certes, les commentateurs du travail d'Ann veronica JANSENS ont bien relevé qu'il y avait là une tentative de désorienter le spectateur, mais le processus de cette désorientation et les enjeux somatiques et psychiques d'une telle expérience leur demeuraient interdits, faute d'un outillage adapté. Or dans une perspective associant pragmatisme, sciences cognitives et neurophysiologie, de nouvelles recherches émergent journallement dans le champ de l'histoire de l'art³⁵.

32 L'une de ses installations de 1967 consiste en un « espace élastique » : les spectateurs sont invités à déambuler dans une pièce plongée dans l'obscurité, baignée de lumière noire et traversée par une structure orthonormée d'élastiques blancs étirés à l'aide d'un moteur.

33 Ernst GOMBRICH, *L'Art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale*, Paris, Gallimard, 1971, p.482 (1956).

34 Artiste née au Royaume Uni en 1956, qui vit et travaille à Bruxelles et qui s'est fait connaître pour son travail de sculpture et ses « brouillards colorés ». Dans ces derniers, les spectateurs sont plongés dans une fumée colorée relativement épaisse.

35 Se réclamant des approches initiées par Antonio DAMASIO ou FRANCISCO VARELA.



Ainsi, le *Laboratoire Espace Cerveau*, « unité d'exploration » relativement originale créée à l'initiative de l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne³⁶, permet à des artistes, des psychologues, des physiiciens, des neurophysiologistes, des historiens de l'art, des chercheurs en sciences de la cognition, des philosophes et des anthropologues, de collaborer et de croiser leurs démarches de recherche lors de « stations » conçues comme des séminaires de recherche, et qui s'efforcent de dépasser le concept de représentation en s'interrogeant sur la manière dont l'espace, le corps et la cognition s'agentent et se construisent mutuellement. Alain BERTHOZ, professeur émérite au Collège de France où il a fondé la chaire de neurophysiologie de la perception et de l'action, a ainsi pu décrire avec précision le rôle du sens gravitaire et du système proprioceptif dans les sensations de dissolution spatiale, d'illimité et de désorientation « somaesthétique³⁷ » à laquelle conduisait l'expérience des environnements d'Ann-Veronica JANSSENS, permettant aux historiens de l'art de renouveler leur approche du rapport à l'espace, en l'axant davantage sur les pratiques d'espace que sur les représentations, ouvrant de nouvelles perspectives particulièrement fécondes pour l'histoire de l'architecture ou des pratiques performatives.

36 Cf. <www.i-art-c.org/laboratoireespacecerveau/>

37 Pour reprendre un terme du philosophe Richard SHUSTERMAN.

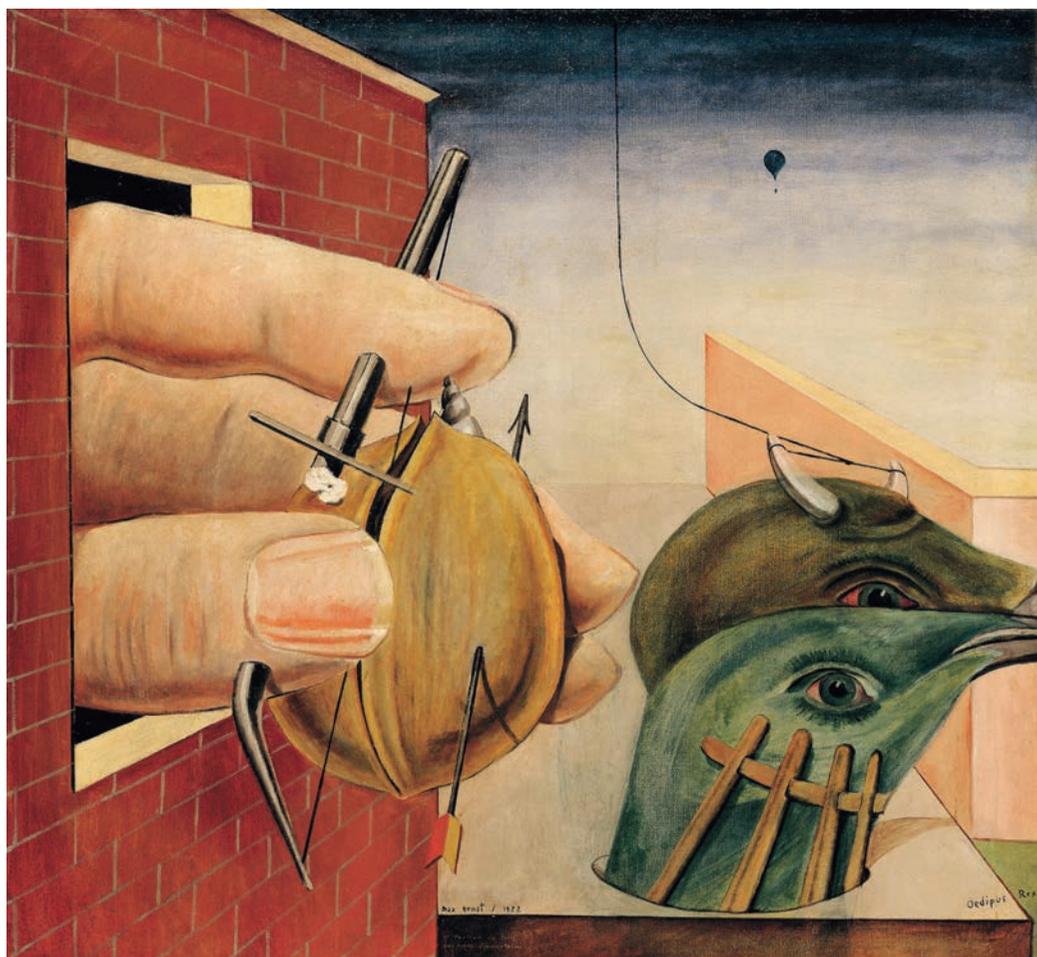
Pratiquer la convergence

Hélas, ce panorama qui n'avait pas de vocation exhaustive fait inmanquablement l'impasse sur de nombreux courants de la psychologie comme de l'histoire de l'art, mais aussi sur un certain nombre de points pourtant fondamentaux, comme par exemple la question des procédés heuristiques de la création.

Toutefois, l'une des manières de se dégager... », l'une des manières de se dégager de la double aporie des usages naïfs de la psychologie et des réductions psychologiques, qui caractérise encore le regard de l'histoire de l'art sur les théories et les approches psychologiques, me semble résider dans la collaboration qu'il faut souhaiter toujours plus étroite entre psychologues et historiens de l'art, afin qu'ils travaillent ensemble sur des sujets et des objets communs, plus que sur des axes de recherche communs³⁸, dans le but de renforcer les liens entre les cultures disciplinaires et de forger une connaissance véritablement démultipliée de faits sociaux pris dans toute leur complexité.

Cyrille BRET,
ATER en histoire de l'art contemporain,
Université Lyon 2

38 Soumis à des impératifs plus souvent administratifs que réellement scientifiques.



Oedipus Rex - Max Ernst - 1922

Philosophie, *Patrice Soom*
Science politique, *Jean-Louis Marie*
Sociologie, *Bertrand Ravon*
Anthropologie, *Lionel Obadia*
Histoire de l'art, *Cyrille Bret*



La psychologie vue par... Caroline Bartal